

**Commissaire
Liberty - 02 - Chez
l'oto-rhino**

Majan, Raphaël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

Raphaël Majan

CHEZ L'OTO-RHINO




P.O.L.

Ce n'est même pas que le commissaire est distrait, c'est que ça ne l'intéresse pas. Lavraut, fidèle adjoint, croit que son supérieur devient sourd et l'envoie chez son oto-rhino laryngologiste préféré. Grossière erreur qui coûtera cher au spécialiste de la villa Amélie tout en permettant à Lavraut de reconquérir d'une façon inattendue Martine, sa femme qui avait un amant et qui est rapidement contrainte d'en changer. Car Liberty mène les affaires matrimoniales et criminelles avec la même efficacité -et la même méthode.

Raphaël Majan est né en 1963 à Saint-Sébastien. Fonctionnaire, il a travaillé au ministère de l'Intérieur.

Raphaël Majan



N
E CONTRE-ENQUÊTE DU COMMISSAIRE LIBERTY

CHEZ L'OTO-RHINO

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

« Si, après chaque meurtre, on arrêtait immédiatement le premier ou le deuxième venu, il n'y aurait plus de crime impuni, et la police gagnerait un temps fou qu'elle pourrait consacrer à des opérations de sécurité pour rassurer la population », écrit dans un de ses carnets le commissaire Wallance, avant d'assassiner lui-même pour mieux prouver l'efficacité de sa méthode.

Table

« Ça fait mal, docteur ? »

L'homme qu'on appelle Liberty Wallance

Sa mère, sa pharmacienne

On a droit à des victimes décentes...

... et à un assassin consciencieux

« Est-ce l'assassin qui a fait ça ? »

La confusion des pressentiments

L'oto-rhino manque d'oreille

La sexualité sous son angle policier

À quoi servent les mobiles

Questions de procédure

L'omelette générale

Personne n'a un alibi permanent

« L'expression de mes meilleures condoléances »

L'affaire Dormoy se décante

La revanche de l'oto-rhino

L'avocat n'a plus la parole

Celui qui a raison

Attention, un enterrement peut en cacher un autre

Mardi 8 avril 2003, le commissaire Wallance a rendez-vous à neuf heures chez le docteur Miradant, oto-rhino qui lui a été recommandé par Lavraut, son adjoint depuis dix ans. Il y va sans en attendre grand-chose. Son subordonné l'a convaincu de consulter parce que, deux semaines plus tôt, tandis que Wallance interrogeait un témoin dans l'affaire Tarismati, Lavraut est entré dans le bureau comme il lui est loisible alors que le témoignage mettait fortement en cause Erwan Hit, déjà suspect, et que le commissaire ne réagissait aucunement. La vérité est que Wallance n'écoute pas, souvent les conversations l'ennuient et les interrogatoires ne sont jamais que des conversations élaborées. Mais bon, Lavraut lui dit qu'il est courant de se croire distrait quand on a juste perdu un peu d'acuité auditive et que lui-même, Martine et les enfants sont très satisfaits du docteur Miradant. L'adjoint prend soin de ne pas prononcer le mot « sourd », le commissaire est irritable. Le cabinet de l'oto-rhino est villa Amélie, presque à Porte-des-Lilas, il faut changer à Châtelet, il y a un monde fou sur le quai, on bouscule Wallance, il bouscule en retour, récoltant des coups d'œil meurtriers, les siens ne le sont pas moins mais il se flatte que lui n'est pas une poule mouillée et que rien ne lui interdit de mettre ses regards à exécution, ce ne serait pas la première fois.

Il a pris une assurance supplémentaire depuis qu'il a décidé de tenir un rôle actif dans un nombre croissant d'assassinats. Ça n'empêche que, en sortant du métro, il ne trouve pas la villa Amélie. Devant une école, il se renseigne auprès d'un policier qui l'oriente mal après lui avoir parlé comme si le commissaire, dont l'agent ne peut pas savoir qu'il est commissaire, était un pervers à l'affût de n'importe quel prétexte pour s'attarder en un lieu où traînent de jeunes enfants des deux sexes. Deux gamins et deux gamines de huit à dix ans font d'ailleurs quelques instants la ronde autour de lui en chantant sur l'air de « On est les champions » : « On veut pas d'bonbon, on veut pas d'bonbon, on veut pas d'bonbon d'ce monsieur. » « S'ils préfèrent des pruneaux », écrira dans un carnet avoir pensé Wallance, il y a certainement une part d'humour dans cette notation. Quand il trouve enfin la villa Amélie, il se rend compte qu'il aurait mieux fait de

descendre à Saint-Fargeau, ce sera pour la prochaine fois s'il y en a une, il est neuf heures dix lorsqu'il sonne au cabinet du docteur Miradant. Comme il avait insisté qu'il était pressé et voulait le premier rendez-vous de la journée pour être sûr qu'il n'y ait pas de retard, la secrétaire qui lui ouvre fait une remarque à laquelle il se trouve démuni pour rétorquer. Ça le frappe comme le petit personnel est désagréable mais il a l'honnêteté de pondérer dans ses carnets parvenus en ma possession, estimant que le commissaire divisionnaire Gou, son supérieur, ne vaut fréquemment pas mieux.

Loto-rhino est un homme de son âge, plus petit et plus mince, qui se permet aussi une réflexion. Comme Wallance raconte qu'il vient par acquit de conscience, à la demande de son subordonné déjà client du docteur, mais qu'en vérité il est surtout distrait, Miradant répond :

– Oui, j'ai remarqué votre distraction. Je crois que vous teniez absolument à avoir un rendez-vous à neuf heures et que vous n'êtes cependant arrivé qu'à neuf heures dix.

– Si je n'entends pas, c'est que je n'écoute pas, la plupart du temps, répond seulement Wallance.

Ici, il n'est pas le roi mais, d'un autre côté, peut avouer se désintéresser de certains aspects de sa vie professionnelle sans que cela le mette en faute comme ce serait le cas devant Lavraut ou n'importe quel collègue. En outre, tactiquement parlant, prétendre ne pas écouter ce qu'on lui dit met sa dignité à l'abri d'éventuelles remarques agressives du médecin. De toute façon, Wallance est combatif.

– Mais j'ai une petite gêne, aux deux oreilles mais surtout la droite, dit le commissaire parce que c'est vrai et qu'il ne veut pas être venu pour rien.

Miradant saisit un petit entonnoir et s'apprête à le lui enfourner dans l'oreille droite.

– Ça fait mal, docteur ? dit Wallance.

– Pas du tout.

Loto-rhino est tellement convaincu de l'innocuité de son geste qu'il ne prend pas la moindre précaution et le commissaire hurle une seconde avant d'avoir honte, mais la surprise, ce n'est pas parce qu'il est courageux, audacieux même, que Wallance n'est pas douillet. Se rappelant sa question ainsi que la réponse négative et la douleur qui ont suivi, il écrira dans un carnet, évoquant cet épisode : « Et si je lui avais demandé "Ça fait mal, docteur ?" en lui entrant au marteau un clou dans la tête par l'oreille, il aurait aussi dit "Pas du tout" ? », montrant comme sa prétendue quête absolue de justice peut à l'occasion être contaminée par l'aigreur ou le ressentiment. Il s'avère en tout cas que, au même titre que les crétins qui l'ont chahuté sur le quai du métro (et pour certains dans la rame), le docteur Miradant n'est certes pas à écarter d'emblée dans le cadre de ses prochains agissements assassins.

– Je comprends votre souffrance, dit l’oto-rhino qui a finalement réussi à introduire sans cri un petit instrument dans l’oreille droite du commissaire. Vous êtes complètement infecté.

Du coup, l’ouïe passe au second plan à la satisfaction générale. Miradant constate que c’est pareil à gauche, quoique moins avancé. Il prescrit des antibiotiques, Wallance va encore devoir passer à la pharmacie, à quelle heure sera-t-il au bureau ? Tant pis, il achètera les médicaments à côté de chez lui en rentrant ce soir. Pour l’oto-rhino, c’est fini, il ne reste qu’à payer et à filer à la brigade.

– Comment, quatre-vingts euros ? Lavraut m’a dit soixante qui n’est déjà pas donné.

– Vous n’avez qu’à consulter M. Lavraut si vous l’estimez meilleur marché. Si vous trouvez moins cher ailleurs, je ne rembourse cependant pas la différence, ironise le docteur Miradant.

Le commissaire sort furieux, moins désarmé que l’oto-rhino imagine. Si rien de plus consistant ne fonctionne, Wallance peut toujours lui susciter un contrôle fiscal, on n’en raffole pas dans les professions libérales.

Dans le métro, il a encore à faire à une foule grossière, même si un peu moindre. Cette fois, il est assis tout le trajet et peut se déchaîner plus confortablement contre ce crétin de Lavraut, que par ailleurs il aime bien et dont il respecte l'intelligence. Mais pourquoi l'avoir envoyé chez ce tout petit oto-rhino au tarif exorbitant ? L'épouse de son subordonné est-elle une milliardaire pour le payer à toute la famille, parents et enfants, pour le contentement de tous ? Ou est-ce un signe du destin, un message pour inciter le commissaire à faire le ménage dans les dépenses de santé, plombées par les déficits que l'on sait ? Wallance ne veut pas se laisser entraîner par sa mauvaise humeur. Sous peine de perdre son caractère sacré, sa tâche n'est pas d'accomplir une vengeance personnelle mais d'assurer le triomphe de la justice. Certes, si les deux vont de pair, pourquoi se priver ? Il ne serait cependant pas raisonnable de soumettre le succès de son immense entreprise aux hauts et aux bas de ses antipathies. D'autant que le docteur Miradant n'est pas une victime idéale, avec son cabinet où on ne peut pas entrer sans que ça se sache, ce qui en fait un assassiné à problème, et son assistante et son lieu de travail comme alibis, de sorte qu'on ne peut le proposer que pour les assassinats commis en dehors des heures ouvrables, et encore, les médecins ont parfois des journées interminables, nous le font-ils assez remarquer. Toutefois, un aphorisme de Wallance destiné à ne jamais lui faire perdre espoir dans ce genre de cas est noté à plusieurs reprises dans les carnets, et il l'a également dit en diverses occasions à Lavraut : « Si on a parfois un alibi, on a toujours des mobiles. »

En plus, Lavraut est tellement en retard, ces jours-ci – Martine prétend passer du temps chez sa mère et il a à s'occuper des enfants –, que Wallance lui a fait une réflexion hier, pas désagréable mais une réflexion, si bien qu'il s'attend à ce que Lavraut se venge aujourd'hui, ce qui n'est pas grave mais ne fait jamais plaisir. Le commissaire arrive à dix heures et quart et un nombre anormal de policiers lui disent « Bonjour Liberty ». Liberty est le surnom qu'on lui donne en référence au film de John Ford *L'homme qui tua Liberty Valance* et sans doute qu'il est passé à la télé hier soir ou que quelqu'un avait loué le DVD dans une soirée entre

collègues, cette recrudescence dans l'emploi de « Liberty » se produit à intervalles irréguliers. Ça ne l'agace pas qu'on l'appelle ainsi quand ce sont des collègues avec qui il est en contact, lorsque ce sont des inconnus qui cherchent à se faire mousser piteusement comme ce matin c'est moins sympathique. Quand il entre dans son bureau même, il constate que son adjoint, qui est celui qui le connaît le mieux et trouverait irrespectueux d'employer un surnom plutôt que son grade, n'est toujours pas là. Lavraut se pointe à onze heures moins le quart, l'air pas gai, expliquant qu'Emily (c'est la plus jeune, trois ans) était malade et qu'il a fallu trouver une voisine pour la garder vu que Martine n'est pas là, je vous expliquerai, commissaire.

– Elle est de nouveau « chez sa mère » ? dit Wallance.

Il parle avec des guillemets parce que ça fait plusieurs semaines qu'il essaie de faire comprendre à Lavraut que sa belle-mère cache peut-être un amant, c'est banal, il se voit dans le rôle de l'abbé Faria expliquant au détenu de la cellule voisine que c'est une machination contre lui qui l'a mené là, mais dans ce cas précis Edmond Dantès n'y croirait pas, Lavraut s'obstine à être convaincu de l'innocence de Martine et Wallance reste avec son trésor d'exégèses inexploité.

– Non, commissaire, vous aviez raison. Je vous expliquerai.

Pas pour le moment car Wallance doit filer chez le commissaire divisionnaire Gou, son supérieur, qui ne l'appelle Liberty que lorsqu'il feint l'affection ou la complicité.

– Wallance, je suis désolé de revenir sur l'affaire Faribol, mais je suis surtout désolé d'avoir à y revenir. Ne me dites pas que vous n'en êtes toujours nulle part.

Jean-Pierre Garhibol, un peu connu comme clown sous le nom de Faribol, a été assassiné il y a six semaines. Au départ, Wallance (qui n'est pour rien dans le crime) a mené l'enquête à son rythme jusqu'à ce que la hiérarchie s'en mêle, qu'on demande des résultats « là-haut ». Il a alors fait avouer Manfred Silva, homme spécialement sinistre qui se révéla spécialement peu résistant, le mari d'une femme que le guignol guignait en vain. Conseillé par son avocat, Manfred Silva est revenu sur ses aveux, le commissaire n'avait pas pensé une seconde que c'était vraiment lui l'assassin de sorte qu'il a été plus surpris de la première déclaration que de sa rétractation. Comme on avait rendu les aveux officiels, cela fait cependant mauvais effet et Gou veut que son subordonné le tire de ce mauvais pas où il l'a pourtant poussé par sa demande précipitée d'un coupable.

Wallance a beau assassiner des gens, il n'est pas le seul au monde et ne couvre donc pas cent pour cent de la production des assassinats, ce qu'il regrette car c'est plus facile de dénicher un coupable tambour battant quand on a vécu le meurtre de l'intérieur. Il notera dans un carnet que si Gou et lui étaient seuls sur un terrain vague désert, l'autre lui parlerait sur un autre ton, ce qu'il a le bon goût de ne pas expliciter en tête-à-tête avec son supérieur dans son bureau mais montre l'état de ses nerfs le 8 avril 2003, alors qu'il n'est même pas encore midi.

– Nulle part, avoue-t-il. Tout le monde a un alibi, on dirait presque un coup monté. Il n'y a que l'éléphant à ne pas en avoir dans tout le cirque, j'ai cru comprendre qu'il s'était promené plus librement qu'il aurait dû, mais les blessures ne sont pas sa patte.

– Ne me parlez pas sur ce ton, commissaire.

– Oui, monsieur, dit Wallance qui soupçonne que Gou vient justement de se faire parler sur ce ton par quelqu'un d'habileté, ça pourrait aussi arriver très bientôt au pauvre Lavraut si ces inflexions ironiques et désagréables, telle une balle un escalier mais en rebondissant de plus en plus fort, descendent toute la chaîne hiérarchique. Et je suis tout nu aussi dans l'affaire Baraoui depuis que le laboratoire a saboté sans recours les analyses.

– Lavraut m'a dit que c'était Van Ettine.

– Oui, Lavraut n'en démord pas. C'est sûrement Van Ettine mais on n'a rien contre lui.

– Eh bien, cherchez. Et le jeune homme qu'on a retrouvé dimanche ?

– Richard Dormoy, vingt et un ans. Une dizaine de coups de poignard dans le cœur et l'abdomen. On n'a pas encore beaucoup plus.

– Si vous croyez que ça va satisfaire les médias, vous n'avez pas dû regarder souvent la télévision dans votre vie, commissaire. Ni lire un journal, ni lire un journal, répète Gou comme le comble de l'analphabétisme.

– Oui, patron, je m'en occupe, dit Wallance en sortant piteusement.

Souvent il dit « monsieur » ou rien du tout, il n'emploie le mot « patron » que par malveillance, pour que Gou ne se croie pas au faite du chic, protégé par sa tour d'ivoire, s'imaginant que son travail relève plus de la haute diplomatie que de la basse police sous prétexte qu'il ne fiche rien que recevoir des coups de fil de « là-haut ». Ces brefs entretiens quotidiens avec le divisionnaire sont généralement sans histoire, mais, quand par extraordinaire ils se passent mal, Wallance en sort tout chose, à la fois triste et furieux, convaincu qu'il pourrait trouver un coupable à chaque meurtre en cinq minutes si on le laissait faire et que ce sont ceux-là mêmes qui le brident qui lui reprochent ensuite d'être bridé, injustice de la condition hiérarchique quand on n'est pas au sommet.

Il prend sur lui pour ne pas se venger sur Lavraut tant son adjoint a l'air mal en point. Wallance attend l'heure du déjeuner pour qu'ils aillent tous deux manger un sandwich en marchant dans la rue, l'autre a faim de discrétion.

– Commissaire, finit par dire Lavraut, Martine ne va pas du tout s'occuper de sa mère, elle a un amant. Elle me l'a avoué hier soir. Thomas Albaton, trente-deux ans, célibataire, cadre chez IBM, demeurant 11, rue du Faubourg-Saint-Antoine à Paris XII^e.

Lavraut, dans sa conversation privée, emploie les mêmes précisions qui agacent le commissaire dans le cadre professionnel (il est le genre à s'interrompre pour chercher dans ses notes le nom exact ou l'âge ou la qualification précise qui n'ont

aucune importance d'un témoin), ça le touche que l'autre tâche de rendre compte de son intimité avec le même luxe de détails inutiles qui, en l'occurrence, pourraient se révéler pas si inutiles que ça.

– Et, hier matin, ce type lui a proposé de l'épouser si elle divorçait. Alors Martine veut divorcer. À trente-deux ans, avec une formation d'assistante de direction. Pour me laisser célibataire à trente-quatre ans, en plus elle voudra les enfants. Elle n'a rien contre moi mais elle est amoureuse de l'informaticien. Elle dit que, si je préfère, on peut ne pas divorcer maintenant mais qu'elle part s'installer chez l'autre, dans le XII^e. Elle m'a dit : « Je pensais que je ne te quitterais jamais mais c'est comme ça, on ne peut rien y faire. » J'ai essayé de la raisonner mais c'est vrai, qu'est-ce qu'on peut y faire ?

Wallance a sa petite idée. Il note toutes les informations sur Thomas Albaton, trentenaire IBMien. Il y a dix ans, quand Lavrout est devenu son adjoint, il n'était pas marié. Le commissaire l'a vu tomber amoureux de Martine, l'épouser, il est allé au mariage où il a offert un service à thé dont sa mère pensait qu'il conviendrait parfaitement au jeune couple, à la naissance de Charlotte début 1997 il a donné une layette plus les dragées en tant que parrain, pareil à celle d'Emily en janvier 2000, ce serait trop triste que cette histoire se termine comme ça, sans compter que Lavrout dans cet état psychologique risque de ne pas lui être d'une grande aide professionnelle. Bien sûr, il n'en a pas besoin pour ses crimes à lui (loin de là, il a toujours peur que Lavrout lui pointe une grossière erreur, d'un autre côté il vaut mieux que ce soit lui qui la voie, avec lui Wallance s'arrangera et corrigera pour le suivant), mais son subordonné est très efficace pour les assassinats habituels qui représentent quand même le gros du travail. Et ça lui fait de la peine de voir ce colosse d'un mètre quatre-vingt-dix abattu comme une crevette. Ce n'est pas parce qu'on tue des gens qu'on n'a pas de sentiments. Au contraire, si on était moins sensible (à l'injustice, à l'impunité dans le cas du commissaire), on ne prendrait pas des risques personnels insensés pour essayer d'améliorer le monde.

– Je m'en occupe, dit Wallance.

– C'est vraiment gentil de le proposer, commissaire, mais je crois que ça n'y fera rien. Vous allez appeler Martine ?

– Oui, elle doit en savoir long sur Thomas Albaton.

Lavrout a le sentiment que quelque chose lui échappe mais les voies de Wallance lui sont souvent impénétrables.

Ça ne rate jamais quand on va chez le médecin : on a mal en sortant. Que ce soit psychologique ou pas, parce qu'il sait maintenant qu'il a une infection, Wallance commence à vraiment souffrir des oreilles et de la tête dès le début de l'après-midi. Il porte la poisse ou quoi, le docteur Miradant à quatre-vingts euros, c'est bien Lavraut de l'avoir envoyé là-bas, son adjoint veut-il perdre à la fois sa femme et son boulot ? Ce n'est pas sa journée. Le commissaire a plein de travail administratif en retard, ce qu'il déteste, en plus il est interrompu tout le temps parce que c'est ça, être policier, on entre dans votre bureau comme dans un moulin, chacun croit que ses informations sont importantes et ne peuvent pas attendre. Ce n'est pas la culture zen, la police. Tout l'après-midi, il voit que Lavraut est au bord des larmes et ne fait que des idioties, mélangeant des dossiers si bien qu'il faut repasser derrière tout ce que son subordonné a touché pour tout remettre en ordre, Wallance perd encore une heure. Il tâche de partir tôt mais c'est justement le jour où tout le monde a quelque chose à lui demander, à croire que les policiers ont une mentalité d'assistés. Ce n'est pas aujourd'hui que chacun prendra autant d'initiatives que lui.

Il arrive à la pharmacie en bas de chez lui à dix neuf heures cinquante-neuf, elle ferme à vingt heures, la pharmacienne, Mme Dadarien, le laisse entrer parce qu'elle le connaît et que c'est un commerce où de bons rapports avec la police sont souhaitables, tellement de voyous lorgnent sur sa marchandise, et ferme derrière lui. Un jeune homme arrivé trois secondes après le commissaire se heurte ainsi à la porte close. Ça semble pourtant urgent, pour lui. Il est livide, il sue, typiquement le genre de drogué contre qui l'aide de la police est précieuse. Le garçon commence à faire du scandale, crie à l'injustice, frappe à toute volée sur la porte vitrée.

– Monsieur est inspecteur, dit Mme Dadarien en montrant Wallance dans l'espoir que ça va calmer le toxicomane et permettant au commissaire de constater une fois de plus que les pharmaciens sont encore plus nuls que les médecins.

– Commissaire, dit Wallance qui, pour le reste, n'est pas spécialement

prétentieux mais ne supporte pas cette erreur.

– Ah, un flic ? Sale flic, dit le client éconduit en crachant sur la porte vitrée. J'ai droit à du subutex, c'est la loi.

– Donnez-lui, dit Wallance, pressé, qui préfère ne pas abattre l'autre comme ça en pleine rue, sur un coup de tête, ça ne servirait qu'à perdre encore du temps.

Mme Dadarien fait sortir les derniers clients et entrer le toxicomane, ils ne sont plus que tous les trois dans la pharmacie. L'hostilité du drogué pèse à Wallance parce qu'il a mal et hâte de prendre ses médicaments. Mme Dadarien ne les a pas tous en quantité suffisante, il faudra revenir demain. Le drogué remercie théâtralement la pharmacienne en obtenant ses substances à lui, faisant une sorte de révérence avec de grands gestes des bras, et l'une de ses mains, hasard ou volonté délibérée, termine son mouvement en retentissant sur la joue du commissaire.

– Pardon, pardon, dit-il sur le même ton grandiloquent en sortant.

Wallance n'a pas le réflexe de lui en retourner une parce qu'il est surpris et, surtout, qu'il a vraiment mal à la tête, la claque l'a étourdi, vivement qu'il soit chez lui où il a naguère déjà assassiné deux personnes¹ et que plus personne ne le dérange.

– Je suis navrée, dit Mme Dadarien comme si c'était sa faute, ce qui ajoute une couche à la vaine exaspération du commissaire, comme si une pharmacienne pouvait impunément le gifler, qu'elle essaie.

– J'ai son nom et son adresse, dit Wallance qui les a vus sur la feuille de sécurité sociale.

Il est chez lui depuis trois minutes, il a à peine eu le temps de lire les notices et préparer les médicaments que le téléphone. Sa mère. Il boit son infâme breuvage pendant la conversation, que sa mère soit bavarde n'a pas que des inconvénients.

– Ah, maman, tu tombes mal.

– Bien sûr, je tombe toujours mal.

– Non, je veux dire, donne-moi une seconde, je ne veux pas me tromper de dose, je suis en train de prendre des antibiotiques.

– Des antibiotiques ! Mon pauvre chéri. Qu'est-ce que tu as ? Tu veux que je vienne ? Je peux partir dès demain matin, il y a un train à 6 h 52, tu sais je n'ai pas besoin de longtemps pour faire ma valise, valise ! plutôt un petit baluchon, à quoi ça sert qu'une femme de mon âge voyage avec une malle ?

La mère de Wallance, ancienne institutrice, a soixante-dix-neuf ans, elle est veuve et vit à Saint-Étienne. Le fils a l'impression qu'elle croit qu'il est toujours dans sa classe, ce qui ne simplifie pas leurs rapports.

– Ce n'est pas un bandit qui t'a fait mal, au moins ? Tu devrais te plaindre à ton patron.

– Je peux te rappeler un peu plus tard.

– Mais ce ne sont pas des antibiotiques qu'il faut prendre, cours à l'hôpital. Ou

si tu es trop paresseux pour bouger, tu ne changeras jamais, appelle de ma part le docteur Dhaultecœur, il ne refusera jamais de recevoir mon fils.

– Le docteur Dhaultecœur est mort il y a dix ans, maman. Rappelle-toi, tu es même montée pour son enterrement.

Wallance avait dû accompagner sa mère au Père-Lachaise où elle avait été épouvantable, vantant les qualités du médecin à tout le cortège comme s'il cherchait encore des patients.

– Eh bien son fils, il aurait tellement voulu que son fils exerce aussi. Ça ne sert à rien de continuer à souffrir.

– Je trouve aussi, dit Wallance en raccrochant après avoir promis il ne sait plus quoi.

La fin du coup de fil ou le début de l'effet des médicaments, il a moins mal.

À vingt et une heures, il appelle Martine, la femme de Lavraut. Il a besoin de quelques détails.

1. Voir, dans la même série, *L'Apprentissage*.

Pour ce criminel particulier qu'est le commissaire Wallance, tout meurtre pose désormais la fameuse question de la poule et l'œuf. Faut-il commencer par l'assassin ou par l'assassiné ? Doit-il d'abord trouver le coupable, c'est-à-dire celui qui sera désigné comme tel, ou la victime, c'est-à-dire celui qui sera tué dans l'affaire ? D'autant que, à ses yeux, les deux seront victimes à leur manière, une bonne décennie en prison n'ayant jamais fait de bien à personne.

Le soir de ce mardi 8 avril 2003, il note toutes ses interrogations dans un carnet, bien décidé à commettre un assassinat et à arrêter un coupable, mais encore hésitant sur l'identité de l'un et l'autre. C'est comme au cinéma, un bon casting et le film (ou le crime) est déjà à moitié réussi. Donnant des arguments à ceux qui l'estimeront mentalement dérangé, il résume sa journée sous le simple angle des « victimes décentes », selon l'expression qu'il emploie à cette occasion, qu'elle lui a offertes. Suivant sa terminologie, une victime indécente serait un homme (ou une femme) de bien, aimé de tous et n'ayant jamais lésé qui que ce soit. Quelquefois, on n'a pas le choix et seule l'obscénité est accessible, mais, dans la mesure du possible, Wallance aime autant suivre les règles de son savoir-vivre. Victimes décentes, à ses yeux, pour ce seul 8 avril : une personne dans le métro à chaque trajet (soit trois, six s'il compte les changements, douze si on considère l'attente sur le quai indépendante du parcours dans la rame), le policier devant l'école, les quatre gamins chanteurs, le docteur Miradant et sa secrétaire, le commissaire divisionnaire Gou, Lavraut, Martine, l'amant de Martine, la pharmacienne, le drogué, sa mère. Tout ça en une unique journée, il n'en revient pas, même s'il admet, question statistiques (les policiers sont forcés de s'y intéresser, leur pourcentage d'affaires résolues est un élément clé de leur notation), que les mêmes (le divisionnaire, Lavraut, sa mère, par exemple) réapparaîtraient à plusieurs reprises s'il opérait ce décompte tous les jours, faisant baisser la moyenne de victimes potentielles quotidiennes. En tous cas, ça fait quatorze pour le 8 avril plus tous ceux du métro, c'est considérable.

Rapidement, Thomas Albaton se révèle son premier choix. C'est l'intérêt général, à savoir de Lavraut et de Wallance, qu'il en soit ainsi. Au tout début, le

commissaire s'attarde une seconde sur Martine, elle ne pourrait jamais divorcer ni avoir la garde des enfants si elle était morte, mais il n'a encore jamais tué quelqu'un qu'il connaît, en plus s'il agit pour remonter le moral de Lavraut il n'est pas sûr que l'assassinat de Martine soit une bonne solution. On ne peut jamais savoir comment réagit un homme amoureux. En tuant Lavraut lui-même, il toucherait un autre adjoint, mais on sait ce qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on trouve, et c'est presque un ami, le père de ses filleules, du point de vue éthique ça pose mille problèmes, ça ne tient pas la route. L'amant. Parfait, l'amant, ça ne devrait pas trop peiner Lavraut et, pour Martine, il faut bien qu'elle en passe par là. Et pour les filleules qui ne seront pas traumatisées par un divorce (on a beau faire, les enfants en pâtissent toujours), c'est l'idéal. La vraie question est plutôt : Thomas Albaton, victime ou coupable ? La réponse ne traîne pas non plus : victime. Parce que coupable, c'est trop long, il y a le risque que le voir recherché par la police redouble l'amour de Martine, on ne peut jamais savoir comment réagit une femme amoureuse, le danger d'un grain de sable dans l'enquête et qu'on ne puisse pas l'accuser convenablement. Tandis que l'assassiné reste assassiné, au pire il est requalifié suicidé mais on ne risque pas de le voir réapparaître vivant, en tant qu'amant le chapitre est définitivement clos. « Thomas Albaton, adios », note Wallance à la fin de ses notations consacrées à l'informaticien alors que l'emploi d'une langue étrangère n'est certes pas dans ses habitudes, on voit qu'à force d'écrire et réfléchir il a étanché tout son stress et gagné pour sa soirée solitaire une bonne humeur qui lui a fait défaut toute la journée en communauté.

« Un assassinat sans assassin serait comme un couteau sans manche », note aussi Wallance dans une comparaison osée qui paraît détourner le sens de la phrase originelle de Lichtenberg. Celui de l'aphorisme de Wallance est en tout cas clair : il s'agit maintenant de trouver le coupable. Dans la mesure où la population du métro ne peut intervenir que comme victime (c'est tellement simple de pousser sur la voie et tellement aléatoire d'impliquer au hasard des inconnus comme assassins), le nombre se réduit vite. Lavraut et Martine sont immédiatement exclus du chapeau, ça ne sert à rien de tuer l'amant si le couple ne se reforme pas. Sa mère, elle est protégée par sa domiciliation stéphanoise qui, vraisemblance oblige, nécessite des voyages, c'est-à-dire des délais, non. En plus, Wallance la voit mieux comme victime que comme coupable qui n'a que des inconvénients. Ce n'est pas parce qu'elle serait en prison qu'elle deviendrait muette, qu'elle l'aimerait moins, que diminueraient les raisons de s'inquiéter, quand aux discours sur l'injustice le commissaire en a déjà soupé avec tous les meurtriers qui passent geindre dans son bureau. Alors Gou ? Il épargne son supérieur pour aujourd'hui, estimant à juste titre qu'il l'aura toujours sous la main et qu'une meilleure occasion se présentera. La pharmacienne profite du même raisonnement. Le drogué, ça ne l'excite pas, c'est trop banal. Wallance n'a

pas encore cette présomption de choisir le coupable le plus extravagant pour manifester sa puissance à lui, mais il a quand même déjà une haute idée de ses assassinats et ne souhaite pas les galvauder exagérément. Le policier de l'école et les quatre gamins qui lui ont chanté dessus, il faudrait quand même être fou pour les condamner rien que pour ça. Restent le docteur Miradant et sa secrétaire. Il n'y a pas photo : l'oto-rhino fait un coupable plus sexy que sa jeune assistante.

Ce n'est pourtant pas la facilité que Wallance choisit en le choisissant. On pourrait ironiser sur le fait que le commissaire, qui reproche à son supérieur Gou de se décharger de ses responsabilités, se conduise lui-même avec l'oto-rhino d'une manière qu'il fustige quand c'est un autre qui l'emploie. Car, à y regarder sérieusement, les seuls crimes du docteur sont que Wallance est arrivé en retard et infecté contre quoi il ne pouvait rien. Tout à coup, le commissaire se félicite d'avoir vraiment quelque chose aux oreilles, ça justifie une deuxième visite villa Amélie où il pourra se renseigner un peu mieux sur les habitudes du médecin et tout ça, son éventuelle vie de famille, et ces prochains quatre-vingts euros seront un investissement plutôt qu'une perte sèche. L'avantage de Thomas Albaton pour Wallance est qu'il n'a aucun lien avec, pas l'ombre d'un mobile, tandis que ces consultations le rapprochent un peu du docteur Miradant mais ce ne sera pas une raison de ne pas l'arrêter quand les preuves s'abattront sur lui, au contraire le commissaire se fera un honneur d'accomplir son travail pour la patrie sans être freiné par des considérations personnelles, la justice avant tout. Évidemment, il n'y a aucun lien entre l'informaticien et l'oto-rhino : ça, c'est son travail. Wallance se promet d'être à l'heure à son second rendez-vous chez le docteur Miradant (cette fois, il descendra à Saint-Fargeau). En attendant, il lui faut mettre l'affaire sur pied avant de se coucher. Sinon, excité comme il est soudain, il ne pourra pas dormir paisiblement, avec un assassin et un assassiné mal déterminés sur la conscience. Il ne faudrait pas que tout tourne mal et que l'affaire s'ébruite par manque de préparation pour que sa mère lui reproche encore sa prétendue paresse.

Vendredi 11 avril à dix-neuf heures trente, Wallance est de nouveau villa

Amélie. Prétextant une douleur épouvantable, il a obtenu ce rendez-vous rapidement, le docteur Miradant gardant toujours une plage libre le soir après les rendez-vous habituels pour les urgences, une générosité qui lui rapporte cependant quatre-vingts euros du quart d'heure. À dix-neuf heures quarante, l'oto-rhino le fait entrer, l'assistante est déjà partie. Le commissaire commence à expliquer ses malheurs puis s'interrompt pour s'excuser d'avoir envie d'uriner. C'est un prétexte mais il a vraiment envie, ajoutant de la vraisemblance. Quand il sort des toilettes, Miradant est en train de feuilleter on ne sait quel dossier sur le bureau de l'assistante, comme Wallance l'espérait, mais il avait plein d'autres trucs pour le faire sortir de la pièce de consultation. Tels les policiers, les médecins ont toujours mille choses à régler en même temps, les maladies des uns et la bureaucratie des autres, Wallance connaît ça. Puis, dépassant toute espérance, le docteur va pisser à son tour, il n'a pas de raison de se méfier d'un policier, laissant au commissaire toute latitude pour voler un coupe-papier, un stylo à bille et du papier à en-tête, butin qui pourrait sembler maigre à un esprit moins organisé que Wallance.

– Je comprends mieux cette douleur, dit Miradant après examen. L'infection est terminée grâce aux antibiotiques, continuez cependant le traitement le temps que je vous ai indiqué, il reste juste des suppurations qui n'ont pas encore disparu mais ça ne devrait plus tarder.

Le commissaire ricane intérieurement de l'incompétence de l'oto-rhino, vu qu'en vérité il n'a plus mal du tout, incompétence qui rend à ses yeux de plus en plus légitime l'attribution du futur assassinat au soi-disant grand médecin. « C'est moi qui vais le soigner », écrit-il ainsi dans un carnet. Il semble avoir un plaisir particulier à écrire tout le mal qu'il pense de ses victimes, assassiné ou assassin, comme s'il n'était pas rassasié par le meurtre lui-même ou comme si, tourmenté malgré qu'il en ait par le peu de respect de la morale conventionnelle que respirent ses actes, il avait besoin de se justifier à ses propres yeux. « Je suis un conformiste original », écrit-il également, aspirant à ce que les choses soient d'une

simplicité biblique : comme tout le monde, il veut le bien universel mais à sa manière à lui.

À la demande implicite de Wallance, l'oto-rhino lui laisse son numéro de portable, si jamais le week-end était trop pénible. La consultation s'achève à dix-neuf heures cinquante-cinq.

– C'est quatre-vingts euros, dit le docteur Miradant en souriant trop.

– Je ne les regrette pas, dit le commissaire en suivant la même didascalie.

Quand il sort, il y a encore un malade à recevoir après lui.

Dimanche 13 avril à dix-neuf heures, Wallance a rendez-vous avec Martine Lavraut, dans un café près de la Bastille car elle passe le week-end avec Thomas Albaton et a accepté de le quitter un moment parce que c'est l'heure où il regarde « Vivement dimanche » sur France 2, il adore quand l'invité est seul face à Michel Drucker et ses chroniqueurs. Le commissaire aime bien l'émission aussi, il est plutôt flatté qu'un jeune informaticien ait les mêmes goûts que lui. Martine croit que Wallance va la tanner pour qu'elle revienne avec Lavraut, elle est heureusement surprise qu'il se montre si modéré. Le commissaire ayant sa bombe atomique pour rapprocher le couple à court terme, c'est vrai qu'il ne s'attarde pas dans des tentatives de rabibochage qui ne sont certes pas son genre, personne n'aurait songé à lui comme conseiller matrimonial. Il demande juste à Martine de lui promettre de parler à Lavraut demain soir, si elle ne veut pas rester dîner avec lui qu'elle fasse au moins manger les enfants à la maison. Il a besoin d'un moment où Thomas Albaton est seul, il ne va pas l'abattre devant Martine, et c'est aussi bien que le couple ait un alibi (ce serait de toute façon nouveau que la femme et le mari – et les enfants – s'associent pour tuer Thomas Albaton). Sinon, il lui suffit de lancer quelques mots pour savoir ce qu'il veut de l'amant, la jeune femme en parle volontiers, ayant l'élégance de ne pas accabler Lavraut dans le panégyrique de son rival. Elle livre toutes les informations qu'elle a avec une innocence qui frôle l'arrogance, s'imaginant sans doute que tout aurait été intéressant même si Wallance ne fomentait pas un assassinat, alors qu'on suppose bien que, en toutes autres circonstances, il aurait été absolument indifférent au commissaire de savoir exactement comment Thomas Albaton est considéré au travail et pourquoi, à quelle heure il en rentre, pourquoi il n'a pas de voiture alors qu'il a son permis, comment est décoré l'appartement et mille autres éléments de ce genre qu'il n'aurait jamais écoutés si le salut du couple Lavraut n'était soudain devenu une priorité. Martine est enchantée d'avoir un auditeur de cette qualité, même ses copines manifestent un peu d'agacement ou de jalousie quand elle détaille trop sa nouvelle relation. Elle est en confiance, elle dit tout ce qu'elle peut.

– Vous me promettez pour demain, de parler gentiment à Lavraut ? dit Wallance quand ils se séparent une petite heure plus tard.

– Je vous le promets, Liberty, dit-elle en l'embrassant exceptionnellement sur

les joues. J'espère que je ne vous ai pas embêté mais j'adore parler de Thomas. Et il est beau, vous verrez, je vous le présenterai un soir quand on sera mariés. Je suis sûre qu'il va vous adorer, il est très intelligent.

Lundi 14 avril à dix-neuf heures cinquante, Wallance, qui l'attendait l'air de rien devant la porte, entre avec Thomas Albaton qui revient du travail dans son immeuble du début de la rue du Faubourg-Saint-Antoine. Il sait qu'il lui faut être calme mais il est un peu énervé quand même parce que l'informaticien était censé être là à dix-neuf heures trente, d'après Martine, et vingt minutes de retard commencent à faire beaucoup pour son plan. À la fois, il se débrouillera, il ne faudrait pas que ces jeunes cadres dynamiques, qui repoussent les limites syndicales en offrant leurs heures supplémentaires à des multinationales et qui humilient les policiers en poussant leurs femmes au divorce, profitent en prime de cette soumission sans gloire pour échapper à l'assassinat qu'on leur a destiné. Le commissaire a facilement identifié Thomas Albaton, Martine lui a rebattu les yeux de photos pendant qu'ils discutaient soi-disant de la survie du couple de Lavrout, ce qui est d'ailleurs vraiment le sujet même si pas forcément de la manière qu'imaginent les époux. Il a sa mallette, il monte au deuxième et, quand l'informaticien qu'il ne trouve pas si beau ni si intelligent que ça ouvre sa porte, lui demande :

– Vous êtes Thomas Albaton ?

– Oui.

– Bonsoir, je suis un ami de Martine, c'est elle qui m'a donné votre adresse, je peux vous parler une minute, s'il vous plaît.

– Je vous en prie, dit l'amant en s'effaçant poliment pour le laisser entrer. Il est arrivé quelque chose à Martine ?

Il meurt sur cette inquiétude car Wallance sort de sa poche un coupe-papier bien aiguisé et lui tranche la gorge. Il sort de sa mallette un sac-poubelle étanche de la dimension qui convient pour y flanquer immédiatement le cadavre afin qu'il ne salisse pas trop. Il s'est bien fait préciser par Martine que c'était du parquet dans l'entrée. « Et vous vous promenez comme ça tout nus dans chaque pièce, il y a de la moquette partout ? » a-t-il dit comme pour rire quand elle lui racontait longuement son bonheur, à quoi elle a répondu en riant de joie : « On se promène tout nus partout, partout c'est du parquet sauf la cuisine et la salle de bains. » Si ç'avait été de la moquette, qui aurait tout compliqué, il aurait plutôt pris un pistolet avec un silencieux, mais il aurait été plus délicat de prouver ensuite qu'une arme aussi sophistiquée appartenait au docteur Miradant dont le tir ne semble pas être le hobby. Wallance place des papiers dans une poche de la veste du mort et pratique deux ou trois autres manipulations, en particulier sur le téléphone portable de la victime. Il a apporté sa serpillière pour nettoyer le parquet, on voit toujours un assassin comme un roi tout-puissant alors qu'une grande partie de son travail, s'il est consciencieux comme le commissaire se flatte

de l'être dans tout ce qu'il entreprend, ressemble à celui d'une femme de ménage, la rémunération en moins. Ou peut-être que tout le monde préfère tuer proprement et que des impératifs horaires ou de sécurité conduisent parfois à bâcler le travail, et Wallance lui-même a laissé une part jugée aujourd'hui exagérée à l'instinct dans ses premiers meurtres. Comme le commissaire a enfourné rapidement le corps dans le sac, il n'y a pas trop de taches, ça va vite. Il fait attention aux rainures, il rince l'évier plus qu'il ne faut, il met sa serpillière dans un sac plastique pour qu'elle ne soit pas en contact avec le cadavre et il sort placer le sac dans son coffre, il est garé juste devant, en double file. C'est rare qu'il prenne sa voiture pour des déplacements à Paris mais l'occasion a fait le larron. Il a cru plus prudent de changer les plaques minéralogiques pour si jamais il attrapait une contravention, en double file, quelquefois il a l'impression que la police ne sert qu'à déranger et a perdu le lien avec les citoyens qui est sa mission première.

Villa Amélie, il se gare aussi en double file. Il a compté ne pas avoir à attendre longtemps pour un moment de tranquillité, c'est encore mieux que dans ses calculs, la voie est déserte dès qu'il arrive. Il ouvre son coffre, fouille le sac pour en sortir sa mallette et la serpillière, fait glisser le cadavre entre les deux voitures devant lesquelles il est garé (une Renault et une Nissan), racle les chaussures contre le trottoir pour qu'on voie bien que le corps a été traîné, et finit par tirer le cadavre complètement sous la Nissan de façon qu'il soit à peu près indétectable. Le commissaire aimerait autant que l'heure de la mort ne soit pas trop précise, vu le déroulement de l'assassinat. C'est un moment délicat de sa mise en scène mais rien de fâcheux ne se produit durant la petite minute dangereuse. Quand il a fini, il est vingt-heures trente-cinq, tout est allé plus vite que prévu, rattrapant une partie du retard de Thomas Albaton. Il perd encore une minute pour jeter un œil sur le cabinet de Miradant. Il y a de la lumière, la chance est de son côté pourvu que l'oto-rhino ne s'éternise plus au travail mais il s'arrangea toujours.

W

allance est en train de parler avec Lavraut qui voudrait ne parler que de Martine de l'affaire Tarismati, celle-là même qui valut au commissaire son rendez-vous chez le docteur Miradant tellement il écoutait mal un témoignage, quand un policier entre dans son bureau pour lui apprendre qu'on vient de trouver sous une Nissan, villa Amélie, dans le XX^e, le cadavre de Thomas Albaton, trente-deux ans, informaticien chez IBM. On est mardi 15 avril 2003, il est dix heures du matin.

– Quoi ? dit Lavraut.

– Abdourahman Dak, trente-six ans, actuellement chômeur et cependant possesseur d'une Nissan immatriculée 1148 YV 95 (Damien Fagis, le locuteur, vingt-huit ans dont quatre de maison, a la même manie du détail idiot que Lavraut), a roulé sur le corps en faisant son créneau pour sortir. Il a senti un obstacle, il est descendu voir, il a trouvé le type sous ses roues. Ça risque de compliquer les choses pour l'heure de la mort, d'autant que Thomas Albaton a été tué avec un coupe-papier dans le cou et qu'Abdourahman Dak lui a justement roulé sur le cou, de sorte que la lame s'est brisée et que le manche est tombé dans le caniveau mais le labo ne désespère pas de nous donner quelque chose quand même, a priori il y a des empreintes.

Wallance pose une main paternelle sur l'épaule de Lavraut qui dit :

– Eh bien, heureusement que Martine a en définitive dormi à la maison cette nuit. Sur le canapé mais à la maison.

– Thomas Albaton, c'était l'amant de Martine, continue-t-il pour Fagis. Elle ne me l'aurait jamais pardonné si elle m'avait soupçonné.

Il est si tourneboulé qu'il n'a aucune pudeur, la peur rétrospective et un futur plus gai se croisent dans son esprit, il voit vite l'avantage conjugal qu'il peut tirer de la nouvelle situation, d'autant qu'il est maintenant blindé et qu'un crime ne le bouleverse plus autant qu'à ses débuts.

– Désolé, dit Fagis, faisant sans doute plus allusion au cocuage qu'au crime, pour celui-ci Lavraut n'a aucun titre à être récipiendaire de condoléances.

– C'est aussi bien comme ça, dit Wallance, familier de ces lapsus qui le font

parler plus selon ce à quoi il pense que selon ce que les autres ont dit.

– Il va falloir l’annoncer à Martine, dit Lavraut que cette perspective replonge dans un léger accablement.

– Et pour le crime, commissaire ? dit Fagis, policier visant à honnêteté qui ne se sent pas de le passer si vite par pertes et profits sous prétexte que la victime faisait du tort à un collègue et que la rigueur de Wallance va rassurer.

– Il vaut mieux que Lavraut ne s’en mêle pas trop aujourd’hui. Venez avec moi.

– Bien sûr, je ne viens pas avec vous, dit Lavraut, ajoutant pour le commissaire :

– En plus, villa Amélie. Vous vous souvenez, c’est là qu’exerce le docteur Miradant. Eh bien, ça en fait des coïncidences même si vous dites toujours que ça n’existe pas.

– Il n’y a que les criminels pour inventer des coïncidences, dit sentencieusement Wallance. Je vais appeler Martine moi-même.

Ses deux subordonnés le laissent seul.

Dans la voiture, Fagis répète ce qu’il sait du crime puis s’interroge timidement sur Lavraut.

– Non, dit Wallance. La première chose qu’il m’a dite en arrivant à l’heure ce matin, c’est qu’il avait passé la soirée et la nuit avec Martine, il était tout content qu’elle ait été gentille même si ce qu’elle disait ne l’était pas trop. Elle vient de tout me confirmer. La pauvre, je crois qu’elle va être bien soulagée de retrouver Lavraut, maintenant.

– Un chômeur avec une Nissan, qui s’appelle Abdourahman Dak, je me suis fait confirmer qu’il était noir, origine sénégalaise, je ne serais pas surpris que le témoin soit mouillé si vous voyez ce que je veux dire, commissaire Liberty.

– Apprenez que la couleur de la peau n’est pas un indice, Fagis, dit sèchement Wallance, impeccable. Sinon vous auriez beaucoup de collègues à envoyer au trou, les Noirs ont plus leur place que les racistes dans la police.

– Excusez-moi, je voulais juste dire qu’il faut bien commencer par quelque chose. J’ai demandé qu’on le garde sur place pour pouvoir l’interroger.

– Très bien, dit Wallance, jouant la magnanimité.

De même qu’il se veut un conformiste original, il adore parader discrètement.

Quand ils arrivent villa Amélie, il y a deux heures que les policiers retiennent Abdourahman Dak et il est énervé. Il est en costume-cravate, ingénieur électronique il avait un rendez-vous à neuf heures pour « un poste très important ». Fagis n’est pas fier.

– Je ne suis pas un chauffard, dit Abdourahman Dak au commissaire, heureux d’avoir enfin un interlocuteur décisionnaire. Personne ne prétend que ce type est mort parce que je l’ai écrasé, pauvre type. Un coupe-papier dans le cou, c’est une cause de décès suffisante, non ? En plus, il est tout froid, croyez-moi qu’il n’est pas mort de ce matin.

C'est indéniable.

– Je suis pressé, ajoute-t-il, les Noirs n'ont pas le droit d'être pressés ?

– Mais bien sûr que si, monsieur, dit Fagis comme Wallance ne dit rien. Excusez-nous, si vous pouvez répondre à quelques questions, s'il vous plaît, vous redispirez ensuite de votre emploi du temps.

– Merci, vous pouvez y aller, dit le commissaire en sortant de sa rêverie, Fagis le prend comme une brimade alors que ce n'est qu'un effet de la distraction de Wallance.

Dak aussi le prend pour une humiliation, à quoi bon lui avoir fait perdre tout ce temps si ce n'est pas pour lui en faire perdre une lichette supplémentaire ?

– Allez, dit avec un geste expéditif de la main Wallance qui commence à s'énervier, je vous souhaite une bonne embauche.

En fait, l'ingénieur électronicien est moins pressé maintenant qu'il a raté son rendez-vous. Il était furieux d'être mis en cause mais, pour le reste, ça l'intéresserait d'assister aux premières constatations de vrais professionnels, être aussi près de la scène d'un crime est une expérience qui pourrait bien ne jamais se renouveler, une certaine complicité avec les enquêteurs ne lui déplairait pas.

– C'est triste, dit-il, un mec qui n'a pas beaucoup plus que la trentaine, peut-être des enfants en bas âge, combien de vies gâchées ?

Ce n'est pas la chose à dire à Wallance : qui, plus que lui, est convaincu du mal que les assassinats font à la société ? qui, plus que lui, est prêt à s'investir pour combattre ces affreuses pratiques ? Ses carnets manifestent à chaque page ce désordre mental, cette faille logique qui le font assassiner pour qu'il n'y ait plus d'assassinats avec une innocence que n'entame pas toujours sa détermination à trouver des coupables.

– Engagez-vous dans la police si vous êtes si ému, sinon dégagez, lance-t-il à Abdourahman Dak un peu surpris qui part sans plus demander son reste.

Dans ses carnets, Wallance se voit au pire comme une sorte de Lorenzaccio qui a au moins le courage de se compromettre quand tous les vertueux qui réclament les plus extrêmes sanctions contre les agissements criminels mettant la société en péril s'estiment quittes par ces déclarations, le mieux qu'ils espèrent obtenir étant une augmentation du budget de la police et de ses effectifs, ce qui ne sert à rien s'il n'y a pas une volonté citoyenne de saisir le problème à bras-le-corps ainsi qu'il est le seul à le faire. Au demeurant, dans l'ensemble, on a l'impression que le commissaire se prend plutôt pour Zorro ou Robin des Bois, inattaquable de a à z.

Depuis vingt-sept ans, cela fait des centaines de fois que Wallance se retrouve ainsi autour d'un cadavre avec une dizaine de policiers à côté de lui, parfois sous une pluie battante ou par un froid glacial, parfois la nuit ou le week-end (Dieu soit loué, rien de tout ça aujourd'hui), à constater la plupart du temps ce qu'un enquêteur unique aurait constaté immédiatement, à savoir qu'il n'y a rien à constater à part l'existence manifeste d'un crime. Mais c'est comme si le temps

des policiers comptait pour rien, ce n'est pas parce que c'est inutile quatre-vingt-dix neuf fois sur cent qu'il ne faudrait pas le faire, la démocratie consisterait précisément à révéler comme une divinité cet éventuel un pour cent et lui sacrifier les quatre-vingt-dix neuf autres. Pour Thomas Albaton, il sait ce qu'il y a à trouver mais ce serait plus convaincant que d'autres le découvrent.

– Je suppose que vous l'avez déjà fouillé pour l'avoir identifié si vite ?

– Oui, dit le lieutenant Gérard Benmussa, du commissariat du XX^e, premier arrivé sur les lieux. J'ai vidé ses poches en notant pour chaque chose dans laquelle ça se trouvait, on a ça dans la voiture si vous voulez voir. On tient tout à votre disposition, commissaire.

Wallance s'assied devant dans la voiture du lieutenant qui s'installe à ses côtés tandis que le commissaire passe en revue tous les objets que lui présente l'autochtone. Quand vient le tour du portable, il s'attarde.

– Vous avez noté les derniers appels passés et reçus ?

– Excusez-moi, commissaire, j'ai oublié.

– C'est curieux qu'il soit resté branché et qu'il n'y ait pas eu un appel, déclenchant la sonnerie qui aurait permis de découvrir le corps beaucoup plus tôt, tout caché qu'il soit.

Benmussa reprend le téléphone en main, le manie adroitement et dit :

– Il est en mode vibreur, il ne sonne pas.

– Est-ce l'assassin qui a perdu son temps à faire ça ? C'est peu probable, dit Wallance qui l'a pourtant fait.

– Absolument, commissaire, dit Benmussa. Sans doute que la victime ne voulait pas être dérangée inutilement mais attendait un coup de fil précis.

– Sans doute que ça veut dire qu'il avait un rendez-vous. Si on apprend avec qui, l'enquête aura bien avancé, lieutenant.

– Oui, commissaire.

Fagis, qui mène l'inutile enquête dehors, vient quand même à la voiture dire :

– On voit que le corps a été traîné sur le trottoir, les chaussures ont frotté. Ça veut dire que l'assassin l'a mis sous la Nissan pour le cacher, donc après que M. Bak s'est garé.

– J'avais remarqué, dit Benmussa. Mais Bak dit n'avoir pas bougé sa voiture depuis hier midi, donc ça ne sert pas à grand-chose.

– D'autant que personne n'imaginait que le cadavre était allé de lui-même se blottir sous la Nissan, dit Wallance qui n'est là désagréable que par tempérament, sans aucune visée stratégique.

– Pardon, dit Fagis. Je voulais juste dire que l'assassin n'a pas pu le traîner des kilomètres. Le meurtre a vraiment dû avoir lieu sur le trottoir.

– Je suis d'accord, dit le commissaire.

– Moi aussi, dit Benmussa.

– Je m'occupe des remontées d'appels, dit Fagis à qui Wallance confie le

portable.

Le commissaire empoche les documents trouvés dans la veste et rentre au bureau, prétextant qu'il ne veut pas laisser trop longtemps Lavrout dans l'expectative. En réalité, il n'est simplement pas le genre poseur qui profite d'une situation qu'il maîtrise pour faire le beau, et il s'ennuie dès qu'il n'a plus rien à découvrir, même s'il ne perd jamais de vue que ses buts sont la justice et la sécurité pour tous et non son bon plaisir à lui.

Jeudi 17 avril, Wallance, Lavraut et Fagis font le point sur les affaires Albaton et Dormoy. Richard Dormoy est ce comédien de vingt et un ans qu'on a retrouvé dimanche 6 avril dans son studio de la rue Gay-Lussac avec treize coups de couteau dans le cœur et l'abdomen. Pour l'affaire Albaton, finalement le commissaire ni la brigade n'ont voulu se priver des compétences de Lavraut qui s'occupe de l'enquête comme tout un chacun après juste une journée de mise à l'écart pour que lui et surtout Martine encaissent le choc. Martine est chez sa mère pour de vrai mais elle a promis de revenir « dès que possible ». Richard Dormoy était homosexuel, ça n'a rien d'étonnant dans les milieux artistiques où il est de notoriété publique qu'on couche beaucoup mais ce n'est pas un indice en soi. Wallance déteste ces réunions, même informelles, où on passe en revue les assassinats du moment, pour lui elles ont plus l'ambition de justifier mystérieusement le salaire des réunionnés que de faire avancer la moindre enquête d'un iota.

– Pauvre Martine, dit Lavraut. Mais donc Richard Dormoy, vingt et un ans, homosexuel en rupture avec sa famille dont il ne recevait pas un sou, pas vilain garçon. Il vivait de son métier d'acteur, des petits rôles au théâtre, il était sur des coups au cinéma. Il payait régulièrement le loyer de son studio, on ne peut pas exclure qu'il ait eu recours à la prostitution pour trouver chaque mois les cinq cents euros, en tout cas ses revenus professionnels n'y suffisent pas. Son petit copain, Samir Tiknèche, vingt-deux ans, comédien aussi, jure que Richard ne lui a jamais demandé d'avancer un sou. « Il avait des problèmes de fric comme tout le monde mais il s'en sortait mieux que personne », dit-il. Quand j'ai demandé des précisions, il n'a rien ajouté d'intéressant, que Dormoy jonglait habilement avec les découverts et retombait toujours sur ses pieds, un point c'est tout. Quand j'ai insisté plus précisément, il s'est marré que pour lui au moins les nuits avec Richard étaient gratuites et qu'elles ne devaient pas lui laisser assez d'énergie pour faire fortune avec d'autres quand bien même il l'aurait voulu, « ce qui n'était pas son genre », a-t-il dit, concédant seulement « À moins que pour un rôle... » Treize coups de poignard, c'est violent, c'est un ou plusieurs types qui lui

voulaient vraiment du mal, pas le genre homicideur sans intention d'homicider. Ça peut être une bande de racailles, mais je ne serais pas surpris non plus des mecs plus âgés, bien bourgeois, amateurs de chair fraîche, producteurs, réalisateurs, acteurs confirmés.

– Miradant n'est-il pas pile le genre ? Un oto-rhino de cinquante ans à quatre-vingts euros la consultation, en plus ça s'est passé juste à côté de chez lui, dit Wallance qui écoute distraitemment mais veut montrer qu'il suit le fil, ç'aurait été plus efficace de remuer juste la tête ou rien que les paupières d'un air préoccupé.

– Commissaire, dit Lavrout, le docteur Miradant a son cabinet près du lieu de la mort de Thomas Albaton. Il n'a aucun rapport avec Richard Dormoy.

– Ah oui c'est ça, dit Wallance, aucun rapport.

Ça arrive tout le temps dans ces réunions où on parle de tout à la fois, c'est plus créateur de confusions que de résolutions. Le commissaire se plaint toujours que les gens ne se rendent pas compte à quel point la vie des flics est hachée, dans les polars ou à la télévision et dans les films on présente leurs enquêtes du premier au dernier instant comme si elles se déroulaient dans la continuité, ce qui n'a aucun rapport non plus avec la réalité où tous les crimes arrivent en même temps et s'entremêlent dès qu'on n'est pas attentif. Wallance, qui a été fasciné adolescent par les surréalistes et fait depuis confiance comme à des pressentiments aux cadavres exquis de toute sorte qui se présentent spontanément dans la conversation, se dit que s'il échoue à faire endosser l'assassinat de Thomas Albaton au docteur Miradant, il pourra toujours essayer, faute de mieux, celui de Richard Dormoy.

– Vous n'écoutez pas ? commissaire Liberty, dit Fagis avec une intonation ludique.

Ils sont plusieurs, dans la brigade, à se flatter de ne pas appeler Wallance par son grade sec sans oser pourtant interpellier leur chef par son surnom, aussi mêlent-ils ainsi les deux quand la situation le permet, particulièrement quand le chef s'est mis en faute, familiarité respectueuse qui est également une façon de se moquer de Lavrout, jugé trop soumis pour n'utiliser jamais que le titre de commissaire dans ses rapports pourtant anciens avec son supérieur.

– Mais il a des rapports avec Thomas Albaton, dit Wallance.

Les deux autres l'admettent mais là ils étaient plutôt sur l'affaire Dormoy.

– Comme vous voulez, dit Wallance.

Tout à coup, cet assassinat-là l'intéresse, l'enquête semble s'embringer tellement mal qu'elle est complètement ouverte, on peut introduire n'importe qui dans le champ des coupables potentiels. Cela dit, le commissaire est confiant, il persiste à penser que Thomas Albaton sera largement suffisant pour coincer Miradant. Il n'a pas le sentiment d'avoir commis d'erreur mais au contraire d'avoir agi parfaitement, avec adresse et élégance.

– Vous voulez que je convoque Samir Tiknèche ? demande Fagis.

- À quel sujet ? dit Wallance qui n’y est toujours pas.
- Pour l’assassinat de Richard Dormoy. Commissaire Liberty, vous n’avez pas l’air d’en avoir fait une affaire personnelle, de ce crime-là, dit Fagis, poliment persifleur.
- Mais si. Les homosexuels, ce sont des crimes sexuels ou homophobes, non ? dit Wallance pour s’intéresser.
- C’est vrai, répondent Fagis et Lavrout conciliants.
- Et on connaît ses mœurs, à cet oto-rhino hors de prix ? dit Wallance avant d’ajouter, comprenant son erreur immédiatement à la mine de ses subordonnés :
 - Je plaisantais. Il n’empêche que dans le genre bourré de fric, comme on le dit toujours des homosexuels, je suis sûr qu’il se pose là. En plus, c’est un brutal. Ça ne lui ferait pas peur, treize coups de couteau à lui tout seul. Un sadique, je parie.
 - À propos de Richard Dormoy, si vous le permettez, commissaire, dit Lavrout. On n’a pas retrouvé l’arme du crime, on n’a rien retrouvé du tout. Qu’est-ce qu’on fait ? On recommence à zéro ? On va voir le beau monde ? Ça nous plairait assez, à Damien et moi, d’aller interroger des réalisateurs et tout ça – si vous jugez que c’est utile naturellement.
 - Seulement si l’enquête le réclame, dit Wallance qui réclame de ses collaborateurs décus la même rigueur qu’il s’applique à lui-même.
- Il ne sait pas pourquoi mais elle lui plaît, l’affaire Dormoy, il se la garderait bien au chaud.

Le docteur Miradant est convoqué le vendredi 18 avril 2003. Fagis et Lavraut sont dans le bureau avec Wallance.

– C'est le privilège des policiers d'imposer des consultations à domicile, il faut compter vingt euros de plus pour le déplacement, dit d'entrée le médecin qui ne comprend absolument pas pourquoi il est là et croit de bonne politique de le prendre avec humour, chacun est à même de juger du degré de bon goût de sa plaisanterie, surtout quand on compare les salaires dérisoires consentis par le ministère de l'Intérieur aux plantureux émoluments d'un ORL.

– Votre nom exact, s'il vous plaît, prénoms, date de naissance, profession, adresses professionnelle et personnelle, dit Wallance pince-sans-rire.

Il ne se trompait pas, il croyait qu'ils étaient du même âge et Henri Gilbert Miradant est né le 10 juillet 1952, il a pile cinquante ans comme le commissaire que cette première découverte satisfait déjà.

– Vous êtes homosexuel ? demande Wallance.

– Je suis marié, s'offusque le médecin que le caractère aberrant de la situation maintient dans une humeur badine. Avec une femme.

– Vous n'avez pas répondu à ma question.

– Mais non, bien sûr que non.

– Pourquoi « bien sûr » ?

– Non, je ne suis pas homosexuel. Je vis avec ma femme depuis vingt-deux ans. Interrogez-la, elle lèvera tous vos soupçons. Mais je suis surpris que la police s'intéresse à ma vie privée, et la façon dont je savoure ma sexualité ne regarde personne que celles qui la partagent.

– Ça regarde la police de savoir ce qui la regarde, docteur. Nous n'attendons pas des assassins qu'ils nous enseignent comment mener l'enquête.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? dit Miradant.

Lavraut et Fagis partagent la même interrogation. Wallance a-t-il encore confondu ou cherche-t-il seulement à déstabiliser l'oto-rhino sans lésiner sur la manière ?

Le médecin, qui commence à se faire à l'idée que le commissaire lui est

réellement hostile, se tourne vers Lavraut :

– Votre chef est un ingrat qui oublie les souffrances que je lui ai fait cesser. Je ne suis pas surpris, les patients sont des hommes comme les autres. Mais vous, dites-lui ce que j’ai fait pour Mme Lavraut et la petite Charlotte.

– C’est vrai, commissaire, dit Lavraut. Martine avait une déformation du conduit auditif, Emily n’en a pas hérité mais Charlotte si, et le docteur Miradant a tout réglé sans opération, alors qu’on avait vu un autre spécialiste qui nous disait qu’il fallait une anesthésie générale.

– C’est tout ce que vous avez à dire pour votre défense ? demande Wallance.

La question désarçonne à la fois le docteur, qui comprend que c’est du sérieux, et Lavraut qui, de façon irrationnelle, se sent coupable, comme si rien ne serait arrivé s’il n’avait recommandé l’oto-rhino au commissaire, de même qu’il ne peut s’empêcher de penser que Thomas Albaton serait peut-être toujours vivant s’il n’avait été l’amant de Martine. Il est mieux placé que quiconque pour savoir son innocence mais ça ne suffit pas à le débarrasser de cet arrière-goût de culpabilité que la brutalité de Wallance vivifie.

– Je n’ai pas à me défendre d’être un bon otorhino-laryngologiste, dit le médecin en s’accrochant à ce qu’il juge de l’humour, c’est fou, notera Wallance qui ne rit pas facilement, le nombre de suspects en situation désespérée qui agissent de même comme s’ils étaient au théâtre plutôt qu’au commissariat et qu’une posture était une réponse à des faits.

– Vous reconnaissez ce coupe-papier ? dit le commissaire en en sortant la lame et le manche disjoints d’un tiroir de son bureau, bien empaquetés dans un plastique.

– Figurez-vous que j’en ai perdu un au cabinet, la semaine dernière, qui, je dois l’avouer, ressemblait à celui-ci. Mais je ne saurais jurer que c’est le même. Comment le mien a disparu ? C’est un mystère, je vous aurai de la gratitude de me l’expliquer, si c’est ce dont il s’agit.

– Donc vous le reconnaissez, dit Wallance qui, avec sa distraction habituelle, ne se passionne pas pour les distinctions sémantiques. On va vous prendre les empreintes digitales, de toute façon, pour être sûrs nous aussi.

Si l’après-midi est désagréable pour l’oto-rhino, ça n’est pas tellement mieux pour Lavraut et Fagis qui sont là comme des imbéciles, à servir de témoins ou de cobayes au commissaire plutôt que de coenquêteurs. Ils sont à peu près muets, Wallance les ayant prévenus quand on a annoncé l’arrivée du docteur Miradant : « Tout ce que je vous demande, c’est de ne pas me mettre de bâtons dans les roues. Compris ? » Comme ils ne comprennent pas, ils estiment que la meilleure manière de ne pas faire d’idiotie est de ne rien faire du tout.

Peu à peu, Wallance sort ses cartes, dont Lavraut et Fagis ne savent pas comment il les a mélangées.

– Que faisiez-vous dans la nuit du samedi 6 au dimanche 7 avril ?

Lavraut et Fagis sont catastrophés, c'est la date de la mort de Richard Dormoy et non de Thomas Albaton, ils balancent entre le strict respect des instructions consistant à ne pas se manifester et la crainte de voir le commissaire s'enfermer dans des vérifications inutiles, et penchent en définitive pour la soumission à la hiérarchie. Ils ne mouftent pas.

– Il faudrait que je regarde dans mon agenda, mais je crois que je dînais justement avec ma femme et un couple d'amis qui résident le week-end dans une propriété de la vallée de Chevreuse et que nous avons dormi là-bas. J'avais un peu bu, j'ai préféré ne pas prendre la voiture.

Wallance est rappelé à l'ordre par un alibi si parfait, il sait qu'il n'a pas tout combiné pour être stoppé aussi brutalement, ce qui le force à reprendre ses esprits :

– Que faisiez-vous le lundi 14 avril entre dix-neuf et vingt-deux heures ?

C'est à ce moment que le légiste situe la mort de Thomas Albaton, avec une imprécision qui fait la joie du commissaire, ça ne pouvait pas mieux tomber. Il note par ailleurs dans ses carnets qu'il n'est pas étonnant que tant de crimes restent impunis si les prétendus scientifiques font toujours preuve de cette incompétence. Il exagère car, si la plage horaire est trop grande à son goût (sauf dans ce cas précis où il ne s'attendait pas à ce que les analyses lui dévoilent quoi que ce soit qu'il ait ignoré), du moins est-elle exacte.

– Eh bien, un lundi, je pense que j'ai dû rester au cabinet jusqu'à vingt heures trente-vingt heures quarante, des patients à voir en urgence comme vous devez savoir qu'il m'arrive de faire, commissaire, quelques papiers à trier en fin de journée, et je suis rentré à pied chez moi, la rue Orfila est à cinq minutes de la villa Amélie. Je suis certainement arrivé avant vingt et une heures puisque c'est l'heure où on dîne et mon épouse me l'aurait fait remarquer si j'avais été en retard, je m'en souviendrais. Et M. Maillart, ça me revient, est passé après vingt heures, il n'a pas dû repartir avant vingt heures trente, il vous le confirmera. Le pauvre, il souffrait affreusement.

Un des éléments qui réjouit le plus Wallance dans la création de ce coupable, ce dont il est le plus fier est sans doute cette façon de squeezer Miradant avec son alibi : son alibi même le rend suspect. Tout ce que l'oto-rhino parvient à prouver, et il s'y emploie avec un zèle contre lequel, s'il était américain, le cinquième amendement le défendrait en lui permettant de ne pas témoigner contre lui-même, est qu'il était à deux pas des lieux du crime à l'heure du crime. Si c'est vraiment tout ce qu'il a à dire pour sa défense, l'affaire est bien dégagée.

– Thomas Albaton est-il aussi un de vos clients ? Est-il lui aussi venu vous consulter le 14 avril au soir ?

– Non. Ce nom ne me dit rien. Il faudrait vérifier avec ma secrétaire mais je pense que je ne l'ai jamais reçu, en tout cas pas récemment.

– Ça ne vous dit rien, un meurtre villa Amélie la semaine dernière ?

– Oui, j'en ai entendu parler. Mon assistante était très impressionnée comme si ça aurait pu lui arriver à elle, elle quitte habituellement le cabinet à dix-neuf heures. Un assassin dans le quartier, elle m'a dit : « Si c'est un serial killer, il faudra déménager. » Je l'ai rassurée.

Le docteur Miradant semble toujours croire qu'un ton badin est synonyme d'innocence. Et Oscar Wilde, Arsène Lupin, n'ont-ils pas été condamnés ?

– Comment l'avez-vous rassurée ? En lui disant que vous aviez juste envie de vous débarrasser de Thomas Albaton et que vous en resteriez là ?

– Mais non. Je lui ai juste affirmé que ce n'est pas parce qu'il y a eu un meurtre villa Amélie qu'il y aura forcément une épidémie d'assassinats.

– L'assassin revient toujours sur les lieux de son crime, dit sèchement Wallance, qui est salarié pour le faire. Vous prétendez ne pas connaître Thomas Albaton. Lui semblait pourtant bien vous connaître puisque votre numéro de portable figurait dans le répertoire de son appareil à lui, et qu'il vous a appelé trois fois consécutivement le jour de sa mort, à vingt heures quarante la dernière fois.

Le commissaire n'est pas un fanatique des techniques modernes mais il a très vite été séduit par les portables, ce qui explique qu'il ait pensé à diverses manipulations à pratiquer rapidement et sans risques. En quittant la villa Amélie, après avoir introduit en mémoire le numéro que le docteur lui a donné, il a appelé deux fois de suite Miradant sans parler, ce qui fait que l'autre a raccroché rapidement puis mis sa messagerie, avec laquelle le commissaire est encore resté en ligne le temps maximal dévolu à un message, y enregistrant un extrait de la *Passion selon saint Jean* parce qu'il adore Bach qu'il écoutait dans la voiture et que la communication coupe plus rapidement s'il y a le silence complet.

– Je me souviens maintenant, dit Miradant, que j'ai été dérangé pendant que j'examinais M. Maillart. Je décrochais et je n'entendais rien. Je ne sais pas si c'était un blagueur ou un vrai correspondant dont la ligne ne passait pas, ça arrive aussi. En tout cas, j'ai débranché mon portable, je ne pouvais pas m'interrompre tout le temps avec ce que M. Maillart souffrait. Il pourra vous confirmer tout ce que je dis, si besoin est. Quand je suis arrivé à la maison, j'avais un long message sans un mot, juste de la musique classique.

– Vous n'avez pas reconnu de quelle œuvre il s'agissait ? demande Wallance, attiré à sa manière par un goût du détail qu'il reproche, mais sur d'autres points, à ses subordonnés.

– Non, désolé. C'était important ?

L'oto-rhino ne comprend pas bien sur quel pied danser. À certains moments, le commissaire l'accuse explicitement d'assassinat, mais ça paraît tellement insensé à Miradant qu'il persiste à n'y croire qu'à moitié, ce qui est déjà beaucoup à son goût. Ça ne fait pas bon effet à Wallance qu'un médecin, capable de se payer la meilleure chaîne et les meilleures interprétations, ne soit pas fichu d'identifier Bach dirigé par Harnoncourt.

– Mais Jean-Sébastien Bach, vous le connaissez au moins de nom ? dit-il exaspéré, avant d'ajouter prudemment :

– Et Robert Schumann, Franz Schubert, Wolfgang Amadeus Mozart, Ludwig van Beethoven, Giuseppe Verdi ?

Fagis et Lavraut sont dans leurs petits souliers.

– Récapitulons, dit Wallance après quelques secondes d'un silence moins approbateur que celui qu'il y a souvent à la fin d'un concert. Thomas Albaton, un informaticien de trente-deux ans, est tué lundi 14 avril entre dix-neuf et vingt-deux heures. L'arme du crime est un coupe-papier vous appartenant sans doute, ou vous ayant appartenu, on aura la comparaison des empreintes dans la journée. Vous étiez à deux pas du lieu du crime, vous-même admettez que vous avez été seul une bonne dizaine de minutes avant vingt et une heure, en plein milieu de la fourchette horaire, et le dernier numéro qu'a appelé la victime est le vôtre. Si vous ne le connaissiez pas, lui semblait bien vous connaître puisqu'il avait votre portable dans son répertoire. Dans la poche de sa veste, on a trouvé une feuille sur laquelle vous rédigez habituellement vos ordonnances et où était juste écrit : « Autour de vingt heures trente. » Vous reconnaissez votre écriture ?

Miradant trouve ça franchement moins drôle. Il prend la feuille que lui tend le commissaire et dit juste, accablé :

– C'est bien mon papier à en-tête.

– Ça, j'ai été capable de m'en rendre compte tout seul, je sais lire, dit Wallance. Mais reconnaissez-vous votre écriture ? Au premier abord, elle ressemble terriblement à celle avec laquelle vous avez rédigé mes ordonnances.

– Ça a l'air d'être mon écriture mais je n'ai jamais écrit ça. Je n'y comprends rien. Et ces coups de fil. Je vous jure que je ne le connaissais pas. Remontrez-moi sa photo, s'il vous plaît. Merci. Non, vraiment je ne l'ai jamais vu. Je n'y comprends rien. C'est un complot. C'est un complot, il n'y a pas d'autre explication.

– Vous avez une idée du commanditaire ? dit froidement Wallance.

C'est ce moment que choisit Gou pour sa petite causerie quotidienne,

Wallance y va après avoir mis l'oto-rhino en garde à vue, bien forcé. Ce genre de réunion, se replonger de chic dans toutes les affaires à la fois, il n'a pas la tête à ça.

– Liberty, l'accueille le commissaire divisionnaire qui est d'excellente humeur, comment ça va ? Vous savez que ma bru a accouché ce matin, Benjamin, trois kilos neuf cents, c'est mon troisième petit-fils, enfin le premier, ce sont deux petites-filles. Tenez, un petit bourbon pour fêter ça. On m'a dit que vous étiez en interrogatoire avec le docteur Miradant. Ça se passe bien ?

– C'est assez riche pour une première conversation.

– Vous êtes sûr que c'est lui ?

Wallance résume de nouveau les faits, s'attardant sur les coups de fil :

– Ça veut dire qu'ils avaient rendez-vous, ça signe la préméditation. Pour moi, d'ailleurs, elle n'a jamais fait de doute.

Il sait de quoi il parle.

– Il faudrait qu'on avance un peu, dit Gou. Des aveux ne font jamais de mal.

– Miradant ? Pas pour aujourd'hui.

– Et Van Ettine ? Erwan Hit ?

Wallance est moins à l'aise sur les affaires Baraoui et Tarismati mais il maîtrise quand même en gros.

– A priori, on n'avait rien prévu aujourd'hui.

– Ce n'est pas à vingt-quatre heures près, dit le divisionnaire. Mais si pouviez régler au moins un cas dans la semaine, on serait tranquilles.

À l'entendre, on a toujours l'impression que la hiérarchie est plus redoutable que les assassins.

Parfois, Wallance le méprise un peu, d'autant que, comme Gou est joyeux, légèrement grisé, on voit qu'il a bu, il se laisse aller.

– Lavrout m'a dit que Miradant était son oto-rhino et le vôtre. Si vous voulez, je peux vous recommander au mien, maintenant, il est excellent mais c'est boulevard Haussmann et il n'est pas donné. J'espère que lui ne va tuer personne, j'en suis très satisfait.

– Merci, dit Wallance qui enrage d'avoir dû quitter un interrogatoire prometteur pour une discussion de café du commerce, à la fois ça le délasse, il y a une tension incroyable à accuser un innocent, la moindre erreur et il s'échappe.

– Dites-moi, Liberty, on forme tous une bonne équipe, il faut penser à s'occuper de Lavraut. Je n'ose pas lui en parler, par tact vous comprenez, mais comment prend-il la chose ? Je l'aime bien, moi, le grand Lavraut. Cocu ! Ça peut arriver à tout le monde mais ça fait toujours drôle. Son épouse ne doit pas être fière aujourd'hui, on ne peut pas dire qu'elle porte chance à ses amants. Ça va la faire réfléchir. À propos d'amant, ça avance comment, l'homosexuel ?

– Richard Dormoy, monsieur ?

Comme il emploie parfois « patron » pour faire descendre le divisionnaire de son nuage distingué, Wallance dit parfois « monsieur » pour tâcher de l'y faire remonter, quand son supérieur se perd dans des digressions indignes de son rang. Lorsqu'un supérieur n'est pas à la hauteur, tous les subordonnés, quoi qu'ils en aient, subissent la même dégringolade symbolique.

– Eh bien, dit honnêtement le simple commissaire, on patauge encore un peu.

– Liberty, je vais vous dire quelque chose que je n'ai jamais dit à personne et que j'ai appris sur le terrain et aussi bien ici, dans mon bureau, le cul sur ma chaise. Je vous parle affectueusement car ce sont des domaines où on ne peut normalement jamais dire ce qu'on pense, ça va toujours vexer les uns ou les autres. Voyez-vous, dans toutes ces affaires d'homosexuels assassinés, que ce soient des vieux par des jeunes ou des jeunes par des vieux, on recherche toujours des homosexuels. On se contente d'appliquer bêtement le fameux « Cherchez la femme » habituel à cette nouvelle configuration. Mais les pédés ne sont pas seuls au monde, il y a aussi les bisexuels. Il y a plein d'hommes mariés qui, à l'occasion, discrètement, vous voyez ce que je veux dire. Ça signifie que personne n'est au-dessus de tout soupçon, je ne parle pas pour moi. Aucune femme, parce que qui sait si Richard Dormoy n'était pas bisexuel lui aussi, et aucun homme. Ce qui est important, ce que j'ai scrupule à vous dire mais je me lance, on n'est pas grand-père tous les jours et je vous connais, Liberty, mon ami, c'est que personne ne peut prouver qu'il n'est pas bisexuel. On peut éventuellement prouver qu'on a fait l'amour avec quelqu'un, éventuellement le nier, mais comment prouver qu'on n'a jamais couché avec quelqu'un ?

Wallance a écouté toute la tirade. Il n'en revient pas. Au début, il était tellement agacé par ces proclamations d'ivrogne qu'il s'est dit qu'il vérifierait ce que faisait le divisionnaire dans la nuit du samedi 5 au dimanche 6 avril pour savoir s'il y avait la moindre chance de lui coller le meurtre de Richard Dormoy. C'est une nouveauté car, normalement, quand il est énervé, Wallance songe plutôt à assassiner Gou de ses propres mains, ce qui est quand même beaucoup plus commode que tâcher d'en faire un coupable avec le risque, le corporatisme est un réflexe, un instinct, que tous les collègues prennent le parti du

divisionnaire. Les petits papiers de la hiérarchie, tout le monde veut y être. C'est plutôt le simple commissaire qui jouerait sa place en mettant en cause un supérieur, que ce soit à juste ou injuste titre n'influant guère. Mais, à mesure qu'il entend Gou, Wallance est au contraire enchanté de la conversation, analysant la remarque sur les bisexuels, dont il garde quand même dans un coin de sa tête qu'elle pourra au besoin servir un jour contre Gou lui-même, rien ne déconcerte plus un sophiste que de prendre son propre sophisme dans les gencives, analysant cette remarque comme un hommage à ses propres raisonnements et un encouragement à continuer sa mission sans que rien le freine sur la voie de la nouvelle justice qu'il est en train de défricher. De sorte que le divisionnaire, par un étrange kaléidoscope, passe en quelques secondes par le rôle de coupable et celui d'assassiné pour atteindre un instant celui de modèle. Lui-même ignore à quel point il l'a échappé belle.

– Pour en revenir à votre ORL, dit Gou, je vous tire mon chapeau, c'est très convaincant. Quel con. C'est fou, les gens font des années et des années d'études, ils passent pour très intelligents et ça ne les gêne pas de tuer avec leur propre coupe-papier. À mon avis, ces médecins et autres chirurgiens qui font toujours tellement admirer la maîtrise de leurs nerfs, au premier assassinat venu ils perdent tous leurs moyens, comme tout le monde et même pire que beaucoup. Enfin, tant mieux pour nous.

Est-ce le bourbon ? Une sorte de vague chaleureuse pousse un instant Wallance vers le divisionnaire. Le commissaire éprouve comme un sentiment de repos, de doux soulagement, quand des collègues partagent fugitivement ses raisonnements et, pense-t-il alors, ses fins et ses moyens. Il est tellement dans la situation paranoïaque du héros seul contre tous que chaque simulacre d'assentiment explicite lui est une oasis.

– Mais avez-vous trouvé le mobile ? continue Gou.

– C'est vrai que c'est un problème, dit Wallance, tout de suit réénervé que son supérieur soulève une difficulté dont il se doute que le docteur Miradant aussi tâchera de faire ses choux gras. Mais ce serait bien le diable qu'on ne tombe pas dessus en fouillant un peu, je ne serais pas surpris d'un petit chantage.

– Vous croyez qu'il a une maîtresse ? Ou un petit ami ? dit Gou en salivant.

– Ça ne m'étonnerait pas, dit Wallance qui ne croyait pas qu'un tel mobile était encore valable vu les mœurs en vigueur en 2003. Je vais creuser votre suggestion.

– Tenez-moi au courant, on dit toujours que les pratiques des médecins, c'est comme le pénis des Noirs, très intéressant. Mais votre dermatologue là, oto-rhino pardon, quel con. Il m'a l'air drôlement moins compétent que le docteur Petiot, ma femme dit qu'un bon généraliste conventionné est souvent plus efficace qu'un spécialiste hors de prix. Mais je bois, je bois, et je vous empêche de travailler. Bonne soirée, bon week-end.

« Est-ce que j'ai besoin d'un mobile, moi ? » note Wallance dans un carnet, avec un soupçon de mauvaise foi car il tempère immédiatement en remarquant que certes il en a un, et le plus noble qui soit, la sécurité et la justice pour tous. Mais sa noblesse le transforme presque en abstraction et, si l'oto-rhino en a un du même ordre, qui sera assez malin pour le découvrir si lui-même garde le silence ? C'est vrai que, la raison de l'assassinat de Thomas Albaton par le docteur Miradant, le commissaire ne s'en est pas occupé de prime abord, faisant confiance à son imagination et pensant que ce serait le plus facile par rapport aux difficultés que pose un crime. Il se donne le week-end pour trouver quelque chose mais, le week-end, il n'a pas que ça à faire. Résultat : il se retrouve pas plus avancé le dimanche soir alors qu'approche la fin de la garde à vue. Il s'en veut de ne pas avoir pensé à la drogue ou au terrorisme pour l'étendre à quatre-vingt-seize heures et avoir son dimanche entier de tranquille mais c'est trop tard. Il a quand même un élément supplémentaire. Ainsi qu'il l'espérait, il n'y a que les empreintes du docteur Miradant sur le coupe-papier coupe-gorge, puisqu'il l'a volé dans le cabinet en protégeant sa main de son pull et qu'il avait évidemment des gants, comme tout le monde, au moment de l'assassinat. Le commissaire a craint un instant, ce n'aurait pas été trop grave mais du temps perdu, que l'assistante ou la femme de ménage y aient aussi posé les doigts, elles n'ont pas été suffisamment consciencieuses pour avoir jamais à le faire, tant mieux si le docteur Miradant est mal secondé.

Il passe exprès au bureau le dimanche soir, pas plus avancé. Il est avec Lavraut et Fagis quand arrive M^e Nostolan, qui n'a pas pu se déranger avant et vient juste chercher son client. L'avocat, de façon informelle, en attendant le docteur, discute librement avec Wallance et embraie sur l'in vraisemblance des faits reprochés à son client, un oto-rhino réputé qui n'a jamais eu d'autres problèmes avec la police que ceux qu'ont posés les conduits auditifs ou les infections dans l'oreille des membres de cette si respectable corporation, ainsi que plusieurs personnes présentes dans cette pièce ne l'ignorent sans doute pas. On imagine comme le commissaire juge de bon goût cette intrusion dans sa vie personnelle et celle de la famille Lavraut.

Pour Wallance, les avocats sont une plaie. Leur existence même est une

aberration à ses yeux. Il n'est pas le seul à penser que sa culpabilité est un mobile suffisant pour priver un assassin de défenseurs et qu'on ne voit pas à quoi ils pourraient être utiles à un parfait innocent. Mais c'est comme s'il y avait un rapport de forces et que les avocats, non contents d'avoir su imposer leur profession qui ne sert à rien, en profitaient pour en rajouter dans l'inutile avec leurs phrases infinies, leurs pinaillages grotesques et leur ton qui est encore le meilleur mobile pour supprimer les procès et tout ce genre de trucs contradictoires où ils s'en donnent à cœur joie. M^e Nostolan s'écoute parler (c'est sûr, d'un autre côté, qu'il vaut mieux ne pas compter sur le commissaire pour ça), on dirait, notera Wallance, que les avocats se prennent pour Alexandre Dumas, payé à la ligne. Mais il préfère dévorer *Les Trois Mousquetaires* qu'entendre un foutriquet pérorer impunément dans son bureau. Si les avocats risquaient des claques pour leurs bavardages comme de quelconques suspects pour leur concision, ils seraient plus lapidaires.

Dieu merci, les faits sont verrouillés. C'est sur le mobile que se déchaîne M^e Nostolan. Ça ne gêne pas Wallance puisqu'il n'écoute pas, en plus il a mis la main sur un dossier que, par miracle, les Renseignements généraux ont constitué sur l'oto-rhino, il a diverses informations provenant de l'entretien de Fagis avec Mme Miradant et, en ce qui concerne la victime, des siens propres avec Martine. Le docteur, qui n'a pas l'air si malin en dehors de son cabinet, a entretemps été conduit dans le bureau sans que M^e Nostolan, entraîné par son élan oratoire, se taise pour autant. L'oto-rhino appuie d'un petit branlement de tête les formules les plus décidées de son avocat, comme fier qu'on vante ainsi sa vertu sans s'interroger sur l'intérêt du mercenaire à le faire, comme si les avocats étaient non des écrivains mais des parleurs publics, des conteurs dont le rôle consisterait exclusivement à chanter les louanges de leurs clients devant des fonctionnaires, policiers ou magistrats, sans aucun autre souci d'efficacité. Wallance se demande si Miradant trouve qu'il en a pour son argent, ça doit lui coûter plus de quatre-vingts euros la consultation.

« Pourquoi un spécialiste mondialement admiré, encore hôte en juillet 2002 du fameux Congrès international des oto-rhino-laryngologistes de Locarno, aurait-il mis son enviable carrière en péril pour assassiner, au mépris des règles morales qui l'ont toujours guidé dans ses études, sa profession et son existence tout entière, un jeune ingénieur informaticien de talent dont le nom lui était aussi inconnu que le visage, risquant de déflorer à tout jamais un casier judiciaire dont la virginité fait sa fierté ? Pourquoi un homme qui a voué sa vie à diminuer les souffrances de ses contemporains, pour qui la semaine de cinquante heures serait une conquête sociale tant, loin d'assassiner qui que ce soit, il se tue lui-même à la tâche, et quelle belle tâche, pourquoi, j'ose le dire, un tel bienfaiteur de l'humanité, à son échelle, tournerait soudain le dos à ses convictions éthiques les plus fermes pour priver le pays d'un informaticien

d'avenir dont mon client aurait au contraire préféré qu'il continue, une longue vie durant, à assurer la plus grande facilité aux communications entre les hommes ? Pourquoi un médecin dévoué trahirait soudain ses idéaux de jeunesse qu'il a su respecter dans sa maturité, soudain et sans mobile, sans mobile ? » Telles sont certaines des phrases que Wallance a écoutées et qu'il commente ironiquement dans ses carnets. « Et si on privait les avocats du droit d'utiliser des propositions subordonnées, la profession périliterait-elle ? » écrit-il par exemple, s'étonnant que M^e Nostolan gâche dans une discussion informelle avec des policiers une plaidoirie a priori plus à sa place au tribunal avant de comprendre que peut-être, tout simplement, outre le besoin de montrer au docteur Miradant que son argent est bien employé, l'avocat s'entraîne, un galop d'essai, comme le commissaire a dû faire lui-même quand la pratique ne lui avait pas encore rendu l'assassinat naturel¹.

Wallance laisse parler l'avocat – si respecter les droits de la défense ne consistait qu'à rêvasser à autre chose, il serait le plus scrupuleux des policiers –, jusqu'à ce que M^e Nostolan s'estime habilité à se taire sans que son client s'estime floué. Il voit que Lavraut et Fagis sont autant agacés que lui, et même un peu plus puisque eux, d'une part, se croient obligés de faire attention aux propos prononcés et s'embêtent donc à mourir, et, d'autre part, craignent que tout finisse en eau de boudin, l'absence de mobile est gênante, ce serait vraiment une honte de devoir renoncer à incarcérer Miradant vu qu'il est clair qu'il est bien l'assassin, ce serait rageant. Comme, en plus, ils ne veulent toujours pas contrecarrer par une intervention inopportune les plans proverbialement énigmatiques du commissaire, leur inaction multiplie à la fois leur ennui et leur énervement.

– Bien, dit alors Wallance. Cher maître, à vous entendre, vous et vos confrères, de même que les assassins ont toujours un alibi, ils n'ont jamais de mobile. Et pourtant ce sont des assassins quand même. Vous allez finir par nous convaincre, nous humbles policiers, que les hommes qu'on arrête ne sont jamais coupables, étant donné que personne ne tuerait qui que ce soit pour se faire prendre, ce n'est pas un mobile convenable. Mais la police n'est pas là pour faire de la rhétorique, elle est là pour assurer la sécurité des citoyens et la justice dans le pays.

Il outrepassa sa tâche en prétendant à la justice mais il le fait de bonne foi et M^e Nostolan ne conteste pas. Le commissaire sait que la plausibilité d'un mobile est toujours sujette à caution, faute de travail sérieux préalable il tente sa chance avec le premier argument venu.

– J'ai lu dans votre dossier que vous avez été violé par un chef scout quand vous aviez onze ans, docteur. On a certes vu des choses plus extraordinaires qu'un enfant traumatisé se venger lorsqu'il est devenu adulte, et Thomas Albaton a précisément été chef scout, même si je vous accorde que la différence d'âge dans ce sens rend invraisemblable que, enfant, vous ayez été sous ses ordres. Que cette invraisemblance vous ait échappé dans un moment de dispute, de grande tension,

que vous ayez vu en lui comme une personnalisation du chef scout et que cela vous ait offert un exutoire pour toute la tension et la honte accumulées depuis trente-neuf ans, c'est tout à fait vraisemblable quand on sait tous les tourments psychologiques, vous avez droit à toute ma compassion sur ce point, tous les traumatismes endurés par les victimes trop longtemps négligées de violences sexuelles.

Wallance marche sur des œufs. Il se rend bien compte que sa reconstitution est fragile et c'est d'ailleurs pourquoi il la teste de manière non officielle, mais il est assez content d'avoir retourné en faveur de l'accusation l'épisode du viol que M^e Nostolan se gardait sans doute comme circonstance atténuante si l'affaire va au tribunal. Il est cependant clair que Lavraut, qui ne soutient pas son regard, et Fagis, qui le soutient sévèrement, ne le suivent pas sur ce coup. Le commissaire sait comme c'est toujours délicat, le coup du mobile, c'est un équilibre à trouver entre les faits, la vraisemblance, la psychologie générale, quelquefois ça passe et quelquefois ça casse. Il ne s'attendait pas forcément à ce que ça marche du premier coup mais il est pourtant déconcerté par les réactions.

– Quoi ? dit l'oto-rhino. Quel viol ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– C'est écrit, dit Wallance, la main sur le dossier des Renseignements généraux. Un scandale a eu lieu en 1963 au camp de Montazignac. Votre propre mère a témoigné contre Denis Piccord, il y a photocopie de la pièce au dossier.

– Cette histoire ? dit Miradant. Mais je me souviens parfaitement, me l'a-t-on assez reprochée dans la famille. Je n'ai jamais prétendu avoir été violé, j'ai été volé. Et encore. Ma mère m'avait envoyé un colis, chocolats, bonbons, sucettes, et on m'a forcé à tout partager avec mes camarades alors qu'ils n'étaient pas du tout mes camarades, ils se moquaient de moi parce que je voulais devenir oto-rhino tandis que tous souhaitaient être le meilleur chirurgien du monde. Je peux vous dire qu'aucun n'y est arrivé, pour la chirurgie je veux dire, parce que pour me dépouiller ça ne leur a pas pris cinq minutes, avec l'assentiment du chef de groupe. Je m'en souviens, de Denis Piccord. J'ai honte, aujourd'hui, d'avoir mêlé ma pauvre maman à l'affaire en appelant vol cet épisode, mais je vous jure qu'il ne m'a rendu ni communiste ni assassin.

– Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de consacrer une seconde de plus à l'analyse de ce prétendu mobile pour en démontrer toute l'inanité, inanité qui est celle de l'accusation tout entière, commissaire, se rengorge M^e Nostolan comme si c'était à son habileté à lui que Wallance devait cette déroute en rase campagne.

– Moi non plus, dit traîtreusement Fagis alors que le fidèle Lavraut reste élégamment muet.

– C'est toujours très mal tapé, ces rapports des RG, concède Wallance. À croire qu'ils n'ont pas de budget pour des dactylos maîtrisant l'orthographe.

Gêne générale, le commissaire lui-même se plonge dans son dossier, pour se donner une contenance et aussi pour trouver rapidement une autre piste de

mobile. Les autres sont en droit de partir mais restent, sans doute pour profiter de son malaise.

– Je vois que Thomas Albaton, pauvre de lui, est né à Marseille où il a vécu jeune homme jusqu'à trois ans. Le docteur est parisien. Qui ne connaît pas la rivalité entre les supporters du PSG et ceux de l'OM ? Il n'y a que trop longtemps qu'elle dure et elle n'a fait que trop d'innocentes victimes, dit Wallance, prenant le ton abhorré de M^e Nostolan et faisant la connaissance de Scylla un temps extraordinairement court après sa rencontre avec Charybde.

M^e Nostolan se récrie en réclamant une analyse psychiatrique, « mais pas pour mon client », le docteur feint d'adopter son ton professionnel pour demander au commissaire « si vous prenez des médicaments en ce moment », Lavraut, sans se désolidariser explicitement d'un supérieur qui vient de lui apporter son appui pour récupérer Martine, lève les mains au ciel. La seule chose qui le rassure est que, cette conversation se tenant en dehors de toute procédure officielle, il n'en sera gardé nulle trace au dossier. Wallance n'attend rien de bon de Fagis. De fait, après que tout le monde s'est exprimé sans que le commissaire exaspéré ait rien pu répondre (il pense que si sa mère voyait ça, elle lui dirait, sans même savoir à quoi il l'a occupé, que c'est bien fait pour avoir paressé tout le week-end), Fagis lui déclare, avec ce que Wallance prend pour un mélange de familiarité et de servilité hypocrites :

– Il faut que je vous parle, commissaire Liberty.

– Sortez tous ! dit alors Wallance hors de lui, tel Cyrano de Bergerac pour son entretien avec Christian de Neuvillelette qui lui cherche des poux dans le nez.

Le commissaire est furieux : une affaire magnifiquement menée et on lui jette des mobiles dans les pattes pour la lui saboter.

– Un mobile, dit-il à Fagis quand ils sont seuls, ça n'a jamais convaincu que les imbéciles.

– Quand même.

– Vous voulez ma place ? hurle Wallance. Il faut choisir son camp. Si vous êtes solidaire du docteur Miradant, mettez-le-moi par écrit et j'accepterai votre démission s'il avoue ou si les charges finissent par vous convaincre. Vous ne me faites pas confiance ?

Fagis croyait avancer délicatement des pions et la brutalité du commissaire le contraint à rentrer au bercail, tant il fait confiance à Wallance pour accepter sa démission à défaut de trouver un mobile convenable pour traquer l'oto-rhino.

– Je vais aux toilettes, ça me fera du bien d'être seul, tiens, dit Wallance en enfilant sa veste comme s'il risquait d'y attraper froid.

Enfermé, aucun besoin ne le presse que celui d'en finir avec cette histoire. Il n'a pas volé qu'une feuille de papier à en-tête du docteur Miradant, c'est le moment d'utiliser sa réserve. Il sort une petite dizaine de feuilles de sa poche, elles sont collées et, dans son agacement, avec ses gros doigts, il a du mal à détacher la

première, c'est comme ouvrir un sac en plastique qui ne s'ouvre pas au supermarché et qu'on reste avec tous ses yaourts et ses plats pour une personne à découvert quand la caissière est déjà passée au client suivant. Il y arrive quand même, pose la feuille sur la cuvette rabattue et s'accroupit devant. Il a l'ordonnance de l'oto-rhino comme modèle dans son portefeuille, il s'agit de faire un faux à toute allure et dans des conditions on ne peut plus inconfortables, c'est extrêmement difficile. En outre, il n'a qu'un stylo à bille à part son propre stylo qu'il n'ose pas utiliser. Il commence à être en nage, en déséquilibre, il troue la feuille avec la pointe en cinq secondes, ça ne va pas. Il se relève, reprend son souffle, recommence. Il rate de nouveau les deux tentatives suivantes, dilapidant son trésor accusateur et ayant de moins en moins la main pour détacher délicatement les feuilles les unes des autres. À son quatrième essai, il juge le résultat convenable. Il enrage contre Fagis et M^e Nostolan qu'il rend responsables de sa situation, un commissaire de police accroupi dans les chiottes comme un gamin pour rédiger un faux, position épuisante, il ne les ratera pas le moment venu.

Quand il sort, le docteur et son avocat sont encore là, sans doute qu'ils n'ont pas trouvé habile de partir grossièrement sans dire au revoir. Wallance fait rentrer tout le monde dans son bureau.

– Bien, je ne voulais pas en parler par délicatesse mais puisque vous m'y obligez, merde, dit-il avec un geste brusque qui renverse le fond de son gobelet de café sur son pantalon, il ne manquait plus que ça, le forçant à s'interrompre.

– Peut-être mon client pourra-t-il plutôt revenir la semaine prochaine, un jour où vous aurez recouvré votre calme, dit cauteusement M^e Nostolan tandis que le commissaire éponge son pantalon avec des mouchoirs en papier et que Lavraut s'active avec un détachant.

– Ça suffit. Henri Gilbert Miradant et Thomas Albaton avaient une liaison. Je pensais que le docteur préférerait que sa femme ne soit pas au courant, mais peut-être en effet que ça ne pèsera pas lourd quand elle apprendra qu'il est aussi un assassin. Ce document trouvé sur la victime vous convient-il ? Un crime passionnel est-il un motif crédible quand on sait que Thomas Albaton venait de proposer le mariage à une femme qu'il aimait, une femme mariée, cependant, ce qui montre qu'il n'était pas entièrement prêt à renoncer à sa vie de débauche ? dit Wallance pour ménager Lavraut tout en agitant la page de papier à en-tête de l'oto-rhino où il vient juste d'écrire « Je t'aime. H. ».

– C'est un faux, dit le docteur sans même regarder attentivement. Bien sûr que c'est un faux.

– Pourquoi ? Vous n'aimez personne, vous le bienfaiteur de l'humanité ?

– Nous demanderons une expertise graphologique si jamais vous mettez officiellement cette pièce au dossier, dit M^e Nostolan.

– C'est ça, demandez et on se reverra. Je passerai le dossier au juge Aramandes

dès demain, dit Wallance en les flanquant dehors, libres donc, pour rester seul avec ses subordonnés, les subordonnés sont les interlocuteurs idéaux quand on est énervé.

Fagis, qui a à se faire pardonner son ébauche de rébellion et a été convaincu par le dernier coup de théâtre, pour avoir lui-même interrogé Mme Miradant il est persuadé qu'elle n'est pas le genre à passer la moindre incartade homosexuelle à son mari, dit simplement :

– Maintenant, il va falloir que l'avocat sorte autre chose que des phrases pour le défendre.

– Bravo, commissaire. Et où avez-vous trouvé cette feuille qui nous avait échappé à tous ? dit Lavraut sans mauvaise intention, au contraire, pour récupérer toute la scène au profit de Wallance capable de découvertes au-delà de son talent et de celui de Fagis.

C'est définir la désinvolture du commissaire, synonyme d'une familiarité excessive avec l'assassinat et le complot, que raconter qu'il n'y a pas encore pensé. L'énervement plus que le danger l'a poussé à commettre ce nouvel acte délictueux et accusateur, voulant en finir avec le docteur Miradant et surtout son impossible défenseur sans regarder plus loin. La question de Lavraut n'avait certes pas ce but, mais c'est maintenant que le commissaire a à parer au plus pressé.

– Merci, dit-il, ne répondant d'abord qu'au compliment.

– Oui, chapeau. Mais le message d'amour, vous l'avez trouvé où ? dit Fagis, comme reprenant du poil de la bête.

– C'est tout bête, il était collé à l'autre, dit Wallance se souvenant miraculeusement de ses tout récents ennuis. Tout à coup, ça m'a semblé bizarre que le papier soit si épais et j'ai trouvé la solution.

– Une dispute d'amoureux ! Ce n'était pas évident au début de l'affaire, dit Lavraut admiratif.

– Oui, dit Wallance, qui suppose que Gou validera d'autant plus volontiers ce mobile qu'il y verra une preuve de son influence, la bisexualité n'a pas traîné pour être utile.

– Penser que Thomas Albaton couchait avec ce fils de pute, ça me rend tout chose, dit Lavraut, comme si, via Martine et ainsi que dans la fameuse *Ronde* d'Arthur Schnitzler, lui-même, par contiguïté, avait été l'amant de l'assassin. Je m'en veux de vous l'avoir conseillé mais, en tant qu'oto-rhino, il n'a jamais tué personne, commissaire.

– C'est ce qu'on verra en étudiant la liste de ses patients.

Quand il rentre chez lui le soir après cette journée nerveusement harassante, Wallance a encore du pain sur la planche car c'est ça, être policier, il y a toujours des crimes qui se commettent, d'autres qui s'appêtent à rester impunis si on ne s'en occupe pas, le travail est permanent. Il a laissé partir le docteur Miradant parce qu'il veut peaufiner le dossier avant de le transmettre au juge Aramandes qui lui en a déjà retoqué plusieurs. Le magistrat, certes, ne s'est encore jamais attaqué à une affaire où Wallance lui-même avait tué ou compromis un faux assassin, mais, dans des cas où le commissaire n'était pas moins fier de lui pour avoir remonté toute la filière d'un crime où il n'était pour rien, il est arrivé qu'Aramandes décèle une erreur de procédure ou se prétende arbitrairement pas convaincu par les charges. Les magistrats, qui sont censés travailler pour la justice, mettent souvent leur point d'honneur à la bafouer, libérant des êtres dont on se doute pourtant que les policiers ne les avaient pas enfermés pour le plaisir. Comme grisés par la charge symbolique de leur mission, ils se croient parfois les dépositaires de la vérité et préfèrent laisser un crime impuni que condamner un coupable qui n'est pas à leur goût. Tous, naturellement, ne sont pas ainsi, et, même au juge Aramandes, on ne peut pas toujours reprocher une telle conduite (dans l'affaire Brissalet, par exemple, il était entièrement d'accord avec le commissaire pour trouver Georges Paront odieux¹), mais il a ses périodes et on ne sait jamais à l'avance. « Ne condamner personne pour un assassinat, ça ne s'appelle pas une erreur de procédure ? » est une notation non datée des carnets de Wallance.

Le commissaire a remis dans sa poche le billet d'amour accusateur après l'avoir montré à son prétendu auteur (en droit strict, il n'aurait peut-être pas dû, mais qui le saura ?) et, quand il l'examine calmement chez lui, ça saute aux yeux que c'est un faux. C'est difficile d'expliquer précisément pourquoi, sur le moment, au travail, ça lui paraissait correct, et pourquoi, tout d'un coup, il lui semble que ça n'a qu'un lointain rapport avec l'écriture de l'oto-rhino. Quoi qu'il en soit, il n'a pas le choix. Il s'y remet alors qu'il est pressé, Martine Lavraut doit passer à vingt-deux heures. Il faut une énorme concentration parce qu'il ne lui reste plus

énormément de feuilles de papier à en-tête et qu'il ne se voit pas retourner chez le docteur Miradant pour en voler de nouvelles lors d'une troisième consultation. Il en veut à l'oto-rhino de ne pas avoir avoué immédiatement, ce qui n'aurait rien changé pour lui, sinon en bien, quant à la condamnation finale et aurait épargné des heures supplémentaires à Wallance. D'un point de vue moral, celui-ci se sent assez à l'aise durant sa tâche, d'autant qu'il ne fait jamais que la copie d'un faux, ça lui paraît juridiquement moins compromettant, de même qu'on poursuit plus sévèrement un faussaire qui fabrique des Monet ou des Van Gogh que celui qui s'attaque à des toiles de Dupont ou Martin. D'un point de vue pratique, il est moins en confiance, ses mains deviennent moites et il gâche les feuilles l'une après l'autre. Quand, enfin, il trouve que l'écriture est ressemblante, il se rend compte qu'il a laissé son doigt sali par l'encre, à la longue, étaler son empreinte sur le papier blanc. Ça fait plus d'une heure qu'il est dessus et il ne lui reste plus qu'une unique feuille à en-tête lorsqu'il est enfin satisfait, rassuré, il aura tout le temps de placer ce nouveau faux dans le dossier demain avant de donner un caractère officiel à l'ensemble en l'expédiant chez le juge Aramandes. À l'œil nu, l'authenticité est flagrante, ce serait bien le diable si, après consultation d'un expert et un contre-expert, on n'en arrivait pas à la conclusion que p'têt ben qu'oui, p'têt ben que non. Rédiger un faux correct, c'était ça l'urgence. Les cas de Fagis et M^e Nostolan, il n'est pas forcé de les régler dans la nuit. Bien au contraire, Wallance est d'autant plus partisan de l'assassinat à tête reposée qu'il a déjà eu l'occasion de pratiquer sur un coup de sang et s'en est mordu les doigts².

Il descend au café en bas de chez lui (il déteste que les gens entrent dans son appartement et assouvissent leur curiosité en regardant partout). Il y est à vingt et une heures cinquante-neuf, le patron commence illico la conversation, ce qui l'embête même en n'écoutant pas, et Wallance redoute que Martine arrive à pas d'heure. Elle est là à vingt-deux heures tapantes, ponctualité qui met le commissaire dans les meilleures dispositions. C'est elle-même qui l'a appelé au bureau, il a éloigné Lavraut et ils ont pris ce rendez-vous pour parler plus facilement. L'équilibre de la pauvre femme, c'est bien compréhensible, est mis à mal par la succession des récents événements et, comme sa mère n'habite jamais que Champigny-sur-Marne, venir à Paris n'est pas une aventure. Elle veut parler au commissaire parce qu'il l'a déjà tellement aidée lors de leur rencontre précédente qu'elle en attend beaucoup. Elle lui est reconnaissante. Y a-t-il de quoi ? Oui, selon Wallance, car c'est évidemment avec Lavraut et ses enfants qu'elle sera la plus heureuse, l'amour sabote souvent une vie comme les juges ses accusations les mieux ficelées.

– Eh oui, dit le commissaire faussement accablé, Thomas avait un amant.

Il emploie juste le prénom parce que c'est ce que Martine fait.

– Oui, mais justement, il voulait le quitter pour moi. C'est à cause de moi que tout est arrivé, parce qu'il m'aimait trop.

– Tant mieux que ça ne vous gêne pas de penser que le même être qui vous faisait si délicatement l’amour le faisait aussi à un autre homme, je veux dire à un homme.

– Il aurait dû m’en parler, je suis sûre qu’on aurait réussi à tout arranger, à nous deux.

Ça n’a pas l’air de la gêner d’avoir eu un amant pédé, ce n’est pas ce sur quoi Wallance comptait. Il mimait l’atterrement pour mieux provoquer celui de Martine et voilà que ça ne marche pas. Il s’en souviendra, du dimanche 20 avril 2003.

– Vous n’avez pas peur que ç’ait été un pervers ? dit-il. Moi, je n’ai rien contre ces gens-là, mais si je vous disais tout ce que je vois dans mon métier.

Et ainsi de suite.

– Je ne peux pas y croire, dit Martine qui faiblit quand même au fur et à mesure que la nuit avance, sa fatigue augmente son émotion et il n’y a plus de RER pour Champigny à cette heure-ci.

Elle ne veut pas non plus réapparaître chez elle au milieu de la nuit, surtout sans avoir prévenu Lavraut qui pourrait se méprendre.

– Vous n’avez qu’à dormir à la maison si vous partez tôt demain matin, dit généreusement Wallance.

– Je dois être à Champigny à huit heures.

Le commissaire déteste qu’on voie chez lui mais ça manque de lumière naturelle à minuit moins le quart, et la pudeur féminine, Martine n’allumera pas.

Quand elle entre dans cet appartement où Lavraut lui-même n’a jamais mis les pieds, elle voit tout de suite, avec l’éclairage de la minuterie de l’escalier, qu’il n’y a qu’un lit à une place et pas de canapé.

– Je dormirai par terre, dit Wallance.

Martine ne veut pas l’inconfort du commissaire, elle le perçoit comme un être proche du défunt tellement elle lui en a parlé, il a le prestige d’un supérieur de son mari, elle est toute sens dessus dessous avec ce qui lui arrive, ça finit à deux dans le lit à une place. Wallance a peur qu’elle fonde en larmes après qu’ils ont fini mais non, ils s’endorment et on n’en parle plus. Au matin, le commissaire continuant à œuvrer pour la réconciliation du couple Lavraut, ils ont une saine conversation. « Lavraut a tiré le bon numéro avec Martine », note-t-il le soir suivant dans un carnet, analysant la succession des événements comme la justification rétrospective de l’intégralité de sa conduite, il a procédé on ne peut mieux.

1. Voir *L’Apprentissage*.

2. Voir *L’Apprentissage*.

Le commissaire aime son métier. L'affaire Thomas Albaton n'est pas close pour lui quand le juge Aramandes, en possession de tous les éléments, incarcère de bon cœur le docteur Miradant. Perfectionniste, Wallance n'est pas rassasié. Il serait un peu fort que Fagis et M^e Nostolan ne paient pas pour leur conduite, le premier qui a été à deux doigts de se mutiner, le second qui a tenté, non sans un succès éphémère, de le ridiculiser. Liberty est toujours énervé par les prétendus penseurs et les incompetents notoires qui se mêlent du fameux débat prévention-répression comme s'il devait se régler à coups de grandes idées et non jour après jour, concrètement, sur le terrain. Réprimer l'assassinat de Thomas Albaton, n'est-ce pas la meilleure manière de prévenir d'autres crimes horribles ? Le problème du mobile, il ne date pas de ces jours-ci. Wallance ne cesse de le rencontrer, se heurtant souvent à des raisonnements que, avec sa morale particulière, il juge tout à fait oiseux. Les jurés ont une fâcheuse tendance à pardonner plus volontiers le crime passionnel d'une épouse bafouée ou la vengeance d'un parent aimant dont on a violé et tué l'enfant que l'assassinat d'un convoyeur de fonds par un chef de gang cupide, établissant implicitement une hiérarchie du mal qui, éthiquement parlant, ne lui paraît reposer sur rien de solide. Bien sûr, il se rend compte que des esprits sans imagination pourraient, en s'appuyant sur les mêmes prémisses, lui reprocher ses meurtres à lui si une soudaine et peu vraisemblable illumination en informait ces incapables. Mais la grande différence est que lui travaille pour le bien-être de la société tout entière, sans le moindre égoïsme, ne cherchant aucun soulagement personnel mais à diffuser dans le pays un sentiment de sécurité, montrant à tous les citoyens l'efficacité de la police confrontée à des actes condamnables. Lui, il a un système, un grand dessein. Certes, il fait parfois d'une pierre deux coups, tuant ou faisant condamner des êtres à qui il a de bonnes raisons de reprocher quelque chose de leur conduite, mais ce n'est pas non plus une meilleure solution déontologique que de laisser le hasard décider. Il ne va pas tuer n'importe qui dans la rue et arrêter ensuite le premier passant, encore que, s'il faut en arriver là, il paiera le prix de ses convictions en se soumettant à cette nouvelle règle.

De toute façon, on ne peut jamais maîtriser entièrement un crime. « Ça dure, un assassinat », écrit Wallance dans un carnet. Ce qu'il veut manifestement dire, c'est qu'on n'en a pas fini avec quand la victime est morte. Il y a inmanquablement des prolongements, non seulement le coupable à faire condamner mais toutes les nouvelles pistes imprévisibles déclenchées par la conduite des plus ou moins proches face à un tel événement, un assassinat est une réaction en chaîne. Par exemple, s'il savait que la mort de Thomas Albaton provoquerait l'arrestation du docteur Miradant, il ne pouvait pas se douter que celle-ci entraînerait les agissements hors de propos et de mesure de Fagis et de M^e Nostolan. À la vérité, pour M^e Nostolan, ça ne l'a pas trop surpris de le voir se lancer dans une ode à la défense de l'oto-rhino, « les avocats sont tous les mêmes », note-t-il. Mais Fagis, un collègue, un subordonné. Wallance n'a aucune sympathie pour les policiers arrivistes qui, tout en prétendant respecter leur profession, lorgnent du côté de la justice comme si c'était aux magistrats d'assurer leur promotion. En plus, ce qu'il a dit du témoin noir juste parce qu'il était noir, ça ne se dit pas et ça ne plairait pas au tribunal, c'était à usage strictement policier. On dirait que Fagis mange à tous les râteliers, un pied dans la police, un pied dans la justice, ce n'est pas ainsi qu'on fait carrière, ou alors il faut plus de doigté si on ne veut pas se fâcher avec les deux camps. Combien de commissaires et de magistrats qui se croyaient irremplaçables ont vu leur ascension brisée pour un simple manque de tact. Il y a des règles dans la vie en communauté et la police aussi en est une.

L'expérience lui profitant, Wallance comprend cependant assez vite qu'aucune théorie ne pourra le délivrer une fois pour toutes de ses réflexions individuelles. Il ne sera jamais le robot d'aucune cause, assassinant comme un pantin pour le bien de ses concitoyens ignorants. Ce n'est pas parce qu'il a déterminé logiquement l'utilité de ses crimes qu'il est délivré de tout souci moral ou pratique. Il est suffisamment cultivé et respecte trop les valeurs de l'humanisme pour ne pas être persuadé de sa responsabilité personnelle. Mais il a beau retourner la question dans tous ses sens, sa responsabilité la plus forte est de ne pas priver le pays du résultat de ses réflexions et de l'audace de ses gestes, puisque les deux vont de pair pour assurer à terme la sécurité de tous, presque tous si on retire ses victimes et ses coupables, dès que, mieux que des enquêtes longues et aléatoires, les arrestations suivant chaque meurtre convaincront les assassins des risques du métier. La force du commissaire est qu'il commet ses crimes sans en attendre la moindre reconnaissance, avec cette générosité de ceux qui se dévouent en pleine connaissance de cause pour des ingrats. Il se sent comme ces héros de la série *Mission impossible* que leurs supérieurs préviennent d'emblée qu'ils les lâcheront en cas de coup dur et qui y vont quand même, parce qu'ils préfèrent le triomphe du bien à celui de leur carrière. Certes, personne n'ordonne à Wallance de s'atteler à cette tâche de justice et de sécurité sinon sa conscience, mais sa

conscience n'est pas un bureaucrate assis dans son bureau et soucieux avant tout du confort de ses fesses, plutôt une amie, elle ne le lâchera jamais.

En pure théorie, rien n'interdit au commissaire de ne pas choisir entre Fagis et M^e Nostolan, faisant assassiner l'un par l'autre pour se débarrasser des deux d'un coup. Mais peut-être que l'avocat du coupable l'agacerait aussi, s'exposant à la même sanction, et ça n'en finirait jamais, orientant les crimes dans une seule direction, comme si le docteur Miradant était la matrice d'où viendrait toute victime future, au mépris de l'égalité et de la justice qui sont les valeurs suprêmes de Wallance. Le commissaire se retrouve confronté au problème pratique qui le taraude depuis son premier meurtre¹ : les assassinats auraient une meilleure efficacité pour lui s'il rendait sa propre conduite publique, c'est-à-dire révélait ses actes et tous les mobiles et donc le danger qu'il y a à l'agacer, mais, encore une fois, Wallance n'agit pas pour son bien propre mais pour celui de la population, ce serait manquer à son pays que se mettre en situation, par un aveu inconsidéré, d'être hors d'état de continuer sa croisade. Il ne faudrait pas que, sous prétexte d'assassinats, il soit exposé à une sanction qu'il qualifie de « démagogique », telle une exclusion de la Police nationale qui lui rendrait la tâche beaucoup plus délicate pour l'avenir. Mais il n'y a pas de danger. N'avouant rien de répréhensible (et comment pourrait-il avouer sans mentir puisqu'il juge sa conduite admirable même si sa pudeur instinctive l'empêche le plus souvent de l'exprimer formellement ?), il n'y a pas de raison qu'il recueille autre chose que des compliments. Mardi 22 avril au soir, il se fend d'une notation un peu contournée dans un carnet : « La balle est dans mon camp. Il ne faut toutefois pas non plus que ça tourne au génocide des "innocents". Ou plus nombreux les œufs cassés, plus nombreux ceux qui profitent de l'omelette générale ? »

1. Voir *L'Apprentissage*.

— Qu'est-ce que tu penses de Fagis ? demande Wallance à Lavraut.

— Sympa, même s'il se prend un peu trop pour un futur commissaire.

Rien de décisif. D'autant que le tendre Lavraut parle maintenant à son supérieur de Martine avec encore plus d'assiduité qu'avant. « Comment reconquérir ma femme » semble être devenu l'enquête principale aux yeux du mari qui veut y déployer sa meilleure stratégie.

— Martine a passé la nuit de dimanche à Paris, et pas à la maison. J'espère qu'elle n'a pas un nouvel amant. Si elle en a un, je souhaite qu'il ne lui arrive rien de grave, cette fois-ci.

Wallance le rassure.

— Sinon, ça suit son cours, dit Lavraut, réunissant évasivement toutes les enquêtes en une seule.

La vérité est que, à part l'assassinat de Thomas Albaton par le docteur Miradant brillamment résolu par le commissaire, les autres sont au point mort. L'affaire du clown Faribol n'a pas avancé d'un pouce, toujours rien contre Van Ettine dans l'affaire Baraoui, pas la queue d'un suspect dans l'affaire Richard Dormoy. Sans compter les nouveaux meurtres qui tombent jour après jour et dont on ne sait rien au début que la victime (il n'y a que Wallance de mieux informé quand il y a sa part). Le commissaire redoute que Gou, qui voulait des résultats rapides, use de sa position de divisionnaire pour distribuer avis définitifs et admonestations grossières, il ignore s'il déteste plus celles-ci ou ceux-là.

Lavraut a envie de parler de Martine, Wallance de Fagis, ils se retrouvent étrangement sur l'affaire Richard Dormoy où Lavraut et Fagis travaillent de concert et où sont mises en exergue des mœurs pas sans rapports avec celles de Thomas Albaton qui ont prétendument causé son assassinat. Wallance, quand sa pente paresseuse l'incite à laisser vivants à la fois M^e Nostolan et Fagis et que sa pente consciencieuse fait de même en le rappelant à la mesure et à ne pas trop charger la barque d'un seul cas, caresse le projet de « confier cet assassinat », comme il l'écrit, à son subordonné qui ne l'est pas toujours suffisamment ou à l'avocat, il veut dire confier la culpabilité. Il ne choisit pas a priori entre le policier et le beau parleur à prétention moralisatrice, ce « puritain » comme il appelle ces soi-disant vertueux pour qui l'innocence semble un domaine tabou auquel il ne

faut pas toucher, ce sera au destin de rendre son verdict si par exemple l'un et pas l'autre a un alibi pour l'heure du crime. Le problème du commissaire est que, jusqu'à présent, il n'a curieusement suivi cet assassinat que de loin. Les meurtres sexuels ont pourtant d'habitude une saveur particulière pour les enquêteurs. Il faut reconnaître que l'homosexualité de la victime est pour l'instant le seul indice que le crime a à voir avec la sexualité. Et puis chacun ses goûts, mais Wallance est plutôt plus excité par les assassinats hétérosexuels qu'homosexuels, il n'a jamais prétendu non plus être à la pointe de la mode.

Il n'empêche qu'il a instinctivement une affection particulière pour cette affaire Richard Dormoy, c'est presque comme s'il en était lui-même à l'initiative, alors que si on comprend sa fierté professionnelle d'égarer toutes ses troupes pour un assassinat de son fait, on voit moins bien de quoi se vanter pour un meurtre où il n'est pour rien et où l'enquête piétine. Son intérêt pour ce cas est spontané, irrationnel, ce qui peut paraître surprenant de la part d'un homme aussi logique que le commissaire, mais chaque être humain, fût-il policier, connaît ces instants où ses pulsions l'emportent sur sa raison.

Il reprend le dossier à zéro en présence de Lavraut et Fagis, il n'a même encore jamais regardé les photos du cadavre (il ne s'était pas déplacé rue Gay-Lussac, un dimanche matin).

– Mais c'est un black ! dit-il.

– Ah oui, j'ai oublié de vous dire ? Une queue comme ça, dit Lavraut en écartant exagérément les mains.

– Black et pédé, il n'avait quand même pas de chance, le pauvre mec. D'ailleurs, sa mort l'a prouvé, dit Fagis, sans doute pour flatter l'homophobie et le racisme supposés de ses collègues.

– Je ne suis pas antiraciste mais, dit Wallance qui a des idées préconçues comme tout le monde et veut cependant juger des meurtres en toute indépendance d'esprit, selon son humeur et non suivant des préjugés.

Comme on le suppose, son intervention ne fait pas de bien à Fagis pour une éventuelle mise hors de cause dans l'affaire Richard Dormoy, mais lui ne se doute de rien, tout plein de cette insouciance des innocents que le commissaire prend comme une insulte personnelle, une façon de lui dire qu'il ne sert à rien – si tout le monde était innocent, le budget du ministère de l'Intérieur dégonflerait aussi sec et on débaucherait dans la police.

– Bien. Je vois que Richard Dormoy n'est pas mort dans la nuit du samedi 5 au dimanche 6 avril, mais le dimanche entre zéro et trois heures du matin. Il avait joui récemment et son anus portait des traces montrant qu'au moins un partenaire aussi, avec préservatif, je préfère ça, dit curieusement Wallance, comme si son affection pour le cas se transmettait à la victime et qu'il avait à prendre soin de la santé du jeune homme, tout homosexuel noir qu'il soit et mort depuis plus de deux semaines.

– On a pensé à un jeu sexuel qui aurait mal tourné, comme dans l'affaire Yabo, vous vous souvenez, commissaire Liberty ?

C'est en se fondant sur la familiarité qu'attire irrémédiablement des allusions sexuelles que Fagis se permet d'employer ici les mots « commissaire Liberty ». En février 2002, Jean-François Yabo, homme d'affaires de quarante-quatre ans, a martyrisé une gamine de quinze ans pour trente euros qu'il n'a en définitive même pas eu à lui payer, l'Albanaise, peu expérimentée, n'ayant pas résisté au fouet à outrance combiné à la déshydratation, après douze heures de suspension, attachée nue à une poutre et les pieds ne reposant pas sur le sol.

– Ça n'a aucun rapport. Le fait qu'il y ait eu sodomie apparemment consentante et jouissance de la victime écarterait plutôt la piste sexuelle. Pourquoi assassiner si tout va bien ?

Wallance s'en veut d'avoir posé cette question qu'un esprit malin et informé pourrait lui retourner, mais il notera dans un carnet que, quand ça va bien pour lui, ça ne va pas forcément bien pour le monde, et que ce désordre du pays finit par rejaillir sur sa propre humeur. L'extrême sensibilité du commissaire est sans doute, sinon le mobile, du moins le motif de la plupart de ses assassinats.

– Treize coups de couteau d'après le légiste, il y avait sûrement quelque chose qui n'allait pas bien, dit Lavraut.

– S'il y a un pédé qui ne prend son pied qu'en criblant son copain de coups de poignard, il n'a pas l'air de tirer souvent son coup, en tout cas pas ces quinze derniers jours parce qu'on n'a récupéré aucun autre cadavre dans cet état, commissaire Liberty, dit Fagis, avec cette ironie déplaisante qui semble sa marque de fabrique.

– Vous avez un alibi pour le dimanche 6 entre zéro et deux heures ? lui répond tout à trac Wallance ?

– Le premier samedi du mois, c'est rare que je ne sois pas avec ma femme devant Canal, commissaire Liberty, dit Fagis qui croit que l'autre plaisante.

Qu'un policier passe son week-end avec sa femme devant un film pornographique, ça ne semble pas à Wallance le meilleur moyen de diminuer le nombre de meurtres impunis, et en particulier dans le cas présent où ça expulse concrètement Fagis du cercle des assassins potentiels. Cette innocence forcée (ce n'est pas sa décision à lui, Fagis ne la doit pas à la grandeur d'âme du commissaire mais à un malheureux hasard) agace encore plus Wallance, mais, des crimes, il s'en commet tous les jours, et, en termes statistiques, il n'y a aucune chance que son subordonné ait un alibi pour chacun, qu'il ne se pavane pas trop tôt. Personne n'a un alibi permanent.

Le fait est que l'affaire Richard Dormoy est compliquée.

– Samir Tikhène, commence Lavraut.

– Vivement un assassinat bien de chez nous où M. Durand tue Mme Durand comme au bon vieux temps, ça nous changera les idées, interrompt Fagis.

– Fagis ! dit Wallance.

– Samir Tikhène nie avoir fait l'amour avec Richard Dormoy après la nuit du vendredi 4 au samedi 5. A priori, il a un alibi béton pour la soirée, il faisait de la figuration dans je ne sais plus quelle grosse production, un *Astérix* je crois. On a commencé à vérifier les heures de tournage, qui sont exactes, et on le voit sur les rushes que l'équipe a mis à notre disposition.

– Sur tous les rushes ?

– Je ne sais pas, commissaire. Dès qu'on l'a repéré, on a arrêté de visionner. Ce n'est pas du tout drôle à regarder comme ça, ces films comiques, je vous promets que Martine ou moi on ne paierait jamais dix euros pour une séance de rushes, dit Lavrout.

– Il peut très bien s'être éclipsé après quelques prises, prétendant ne pas être cadré dans les suivantes ou simplement caché par un plus grand que lui. Il faut tout voir.

La rigueur de Wallance, son imagination, cette façon bien à lui qu'il a de se mettre à la place de l'assassin, font l'admiration de ses subordonnés.

– Vous avez raison, commissaire, disent-ils d'une seule voix.

– Je ne dis pas que c'est lui mais c'est possible.

Sa modestie doit autant agacer les autres que leur innocence l'agace lui, aussi fausses l'une que l'autre.

– Mais il n'a pas la carrure, commissaire Liberty, l'autre était beaucoup plus costaud. Treize coups de couteau, c'est impossible.

– C'est vrai, commissaire, c'est comme si on se battait avec Martine, jamais de la vie, et qu'elle me flanquait la raclée, non, tempère Lavrout.

– Convoquez-le-moi, dit Wallance qui a envie de voir de nouveaux visages.

Le vendredi 25 avril 2003 est une journée qui souffle le chaud et le froid dans la vie du commissaire. Quand il arrive au bureau, il a un message l'informant qu'Henri Gilbert Miradant s'est suicidé dans la nuit à l'aide d'une lame de rasoir dont une enquête devra déterminer comment il a pu l'obtenir dans sa cellule, l'oto-rhino est décédé à trois heures vingt-deux.

– Pas de chance pour Aramandes, dit Wallance à Lavraut, prenant ses distances avec le juge puisque seuls les magistrats ont le pouvoir de décider d'incarcérer les innocents, un policier ne peut pas faire plus qu'apporter de faux indices.

Et puis un suicide, c'est un aveu, on peut le prendre comme un hommage à son enquête. Tel n'est pourtant pas le cas de M^e Nostolan qui téléphone au commissaire, un simple coup de fil inamical, Wallance a le courage d'accepter la communication. Il y a beaucoup à dire sur le commissaire, lui-même est le premier à se reconnaître des défauts (il est souvent trop nerveux, par exemple, dans ce monde de mous), mais il faudrait être de mauvaise foi pour lui reprocher de manquer systématiquement de délicatesse. Quand un crime est découvert et qu'il faut avertir le veuf ou la veuve, ou le père ou la mère, il ne se décharge pas sur un subordonné de cette tâche pénible, l'accomplissant consciencieusement comme une contrainte de son grade. Après vingt-sept ans de carrière, cela continue pourtant à lui être horriblement pénible, car il n'a certes rien d'un pervers sadique. Au contraire, au début de la semaine, quand il a su que le docteur Miradant avait fondu en sanglots, un oto-rhino de cinquante ans, dans le bureau du juge Aramandes, il s'est félicité de ne pas avoir été présent pour devoir supporter ça. Cela retombe sur la conscience du magistrat dont tout laisse penser qu'elle lui restera cependant légère, vu le nombre de fois où Aramandes, pas toujours bien inspiré, a refusé sans remords d'excellentes incarcérations à Wallance.

– Vous êtes fier de vous, commissaire ? dit l'avocat.

– Je suis surpris que vous vous en preniez à moi, maître, je vous croyais plus compétent en matière judiciaire, dit Wallance.

– J'ai déjà appelé le juge Aramandes. Votre enquête ne lui laissait d'autre choix

que cette abominable erreur et, aujourd'hui, c'est la France qui a tué un de ses meilleurs enfants, c'est la justice qui est en deuil, peut-être pas au Palais qui porte son nom et dans les commissariats, mais dans le cœur de tous les hommes de bien.

Le commissaire croyait que M^e Nostolan était ému, mais si c'est juste pour débiter une plaidoirie à titre privé, basta, il n'écoute plus. Quand il retend l'oreille après s'être fait confirmer par Lavraut que c'était bien aujourd'hui à quinze heures que passait Samir Tiknèche pour le meurtre homosexuel et avoir réglé quelques problèmes à la fois importants et mineurs comme il s'en pose chaque jour dans chaque profession (la machine à café étant en panne, le plus simple est de se les faire livrer pour le prix en terrasse par le bougnat d'en face, « on est d'assez bons clients, non ? »), quand Wallance se réintéresse à la communication, l'avocat en est à la veuve, pauvre, pauvre veuve.

– Une femme admirable d'amour et de dignité qui voit son sort comme une épreuve divine et que vous ne pourrez plus jamais regarder en face sans que résonne dans votre conscience le tort que vous avez fait et à son époux injustement disparu et à la vie sans tache qu'elle mène depuis soixante et un ans.

Or le commissaire ne se sent pas entièrement blanc par rapport à Mme Miradant. Si, quand Lavraut lui a dit de consulter un oto-rhino sous prétexte qu'il n'entendait pas, il avait répondu la vérité à son adjoint, à savoir qu'il entendait bien mais qu'il écoutait mal, que c'était déjà comme ça enfant à l'école et qu'il aurait d'ailleurs fait de bien meilleures études si elles l'avaient plus intéressé, si, donc, il ne s'était jamais retrouvé villa Amélie dans le cabinet du docteur, indéniablement la face de la vie de Mme Miradant eût été changée, sans compter celle du tout récent défunt. Alors, mû par son habitude d'affronter des scènes de ce genre, il interrompt l'avocat :

– Je vais de ce pas présenter mes condoléances à Mme Miradant, maître.

– J'irai moi-même ce soir vers dix-neuf heures, avant dîner, dit M^e Nostolan, prêt à entamer une nouvelle période mais Wallance raccroche.

Le voici parti pour la rue Orfila à la grande surprise de l'avocat, déçu que la communication cesse alors qu'il avait encore plein de phrases en réserve mais heureux aussi d'avoir déjà réussi à en fourguer pas mal.

Le code de l'immeuble est dans le dossier, c'est au deuxième, Mme Miradant lui ouvre elle-même.

– En plus de tout, le jour de congé de ma bonne tombe aujourd'hui, c'est le comble, dit-elle pour qu'il ne se méprenne pas à imaginer qu'elle est le genre de femme à ouvrir personnellement sa porte tous les matins.

Elle est déjà en noir. Le commissaire se demande, curiosité professionnelle, on ne se refait pas, si on l'a prévenue du suicide avant qu'elle s'habille ou si elle s'est changée après la nouvelle. Il se présente et elle ne le fiche pas du tout dehors.

– Je vous prie, madame Miradant, d'agréer l'expression de mes meilleures

condoléances, dit-il en s'inclinant respectueusement, lui qui se flatte habituellement d'utiliser une langue on ne peut plus correcte et que la moindre faute de français chez les autres rebute grave.

– Henriette, répond la veuve comme s'il venait juste de se présenter et que c'était son tour.

– Henriette Gilberte ? dit Wallance en riant malgré lui, pas un fou rire mais un rire franc quand même, l'amusent à la fois la confusion de Mme Miradant et que le mari s'appelle Henri et la femme Henriette, on peut tout trouver drôle dans des moments de tension et c'est pourquoi il s'enquiert du deuxième prénom, s'ils correspondaient aussi.

– Inspecteur, dit-elle sèchement tandis que le commissaire se reprend, s'il y a bien une chose qui ne le fait pas rire c'est cette confusion anachronique des grades.

Il s'avère très rapidement que la veuve est foncièrement antipathique, Wallance ne regrette même plus d'avoir ri grossièrement. Certes, la situation n'est pas propice à l'amitié mais elle ressemble bien au portrait qu'en a tracé Fagis, une femme qui n'aurait jamais supporté que son mari ait un amant. C'est une grande bourgeoise de soixante et un ans qui a épousé un oto-rhino d'un milieu moins fortuné mais brillant, prometteur et de onze ans plus jeune qu'elle. Elle conserve au docteur Miradant un ressentiment pour être resté stupidement fidèle au quartier de sa jeunesse, « il a grandi dans le XX^e, il a voulu habiter et exercer dans le XX^e », l'exilant de l'ouest parisien où elle a elle-même grandi et où elle aurait voulu habiter et qu'il exerce pour pouvoir être un peu fière de lui. Au fil du récit de sa veuve, l'oto-rhino, somme toute, a l'air d'avoir été un brave homme et Wallance, pour éteindre une braise naissante de culpabilité, souhaite faire quelque chose pour lui avant qu'il soit vraiment trop tard, le venger pourquoi pas ? La vie n'a pas dû être toujours facile, marié comme il l'était. Le commissaire trouve tout à fait légitime qu'il soit allé regarder ailleurs.

Elle parle, parle. Comme il est clair qu'elle n'a jamais été belle, il faut croire qu'elle a toujours été riche, vu que ce sont les deux seuls cas où on a pu se livrer si naturellement à des bavardages incessants sans être interrompu. Ça pourrait être l'émotion, une journée particulière, mais Wallance ne pense pas.

– Il voulait rendre à son quartier tout ce que son quartier lui avait apporté, comme si le XX^e était le plus bel arrondissement de la terre, que ne devais-je pas entendre si par hasard j'émettais une réserve. Une affection irraisonnée, à croire que les enfants du Trocadéro n'avaient, eux, ni amis ni parents. Un snob, l'antisnobisme est un snobisme comme les autres, mais moins élégant, je trouve. Et c'est comme si monsieur avait des scrupules à gagner de l'argent. Croyez-moi qu'il en aurait eu moins si j'avais été moins à mon aise. La moitié des malades, il leur prenait le prix d'un généraliste.

Wallance a un haussement de sourcils surpris, c'est bien la dernière

information à laquelle il s'attendait.

– Il disait que les riches n'avaient qu'à payer le prix fort pour que ce soit moins cher pour ceux qui n'avaient pas les moyens.

Le commissaire est flatté d'avoir été pris pour un riche – son pardessus, son allure générale ? Il comprend mieux aussi pourquoi les RG avaient un dossier sur l'oto-rhino.

– Sa fibre sociale. Rien ne m'exaspérait autant. Il ne m'aurait jamais épousée si j'avais été de son milieu, un gamin de vingt-huit ans quand j'en avais trente-neuf, il était amoureux de mon argent, de ma position. Le XX^e ? Un repaire de pervers et de vicieux, comme on a vu. Je peux vous assurer que si nous avions vécu à Auteuil ou à Passy, il ne serait pas tombé dans ces horribles travers. Un mari homosexuel et assassin, ça ne se fait pas du tout dans mon milieu. Quand je pense qu'il avait un amant, mon Dieu, un amant.

– Et noir, qui plus est.

– Comment ça, noir ? Votre collaborateur n'a même pas eu le courage de m'en informer, parlez-moi de la police. Noir ? Je n'ose pas penser à ce qu'ils pouvaient faire ensemble.

– Non, blanc, pardon. J'ai confondu.

– Ça ne change rien pour moi, la couleur de la peau, est-ce que ça compte dans un drame pareil ? Un amant noir ou blanc, un amant, et il le tue. Pour me préserver, direz-vous, pour que je ne sois pas au courant. Quelle réussite. Du moins ça m'épargne le procès, quelle horreur ce suicide, mais ce n'est qu'un mauvais moment à passer. Alors que vous imaginez l'épreuve du tribunal. Toutes mes meilleures amies qui trouvaient la villa Amélie trop loin pour une consultation auraient été si heureuses d'organiser un petit voyage de groupe jusqu'au Palais, sous prétexte de me soutenir, les garces. Sales hypocrites, je refuserais de les recevoir aujourd'hui. Elles ne pourront rien dire puisque c'est le jour de congé de Solange, cette bonne est la fille d'une de mes protégées que j'ai prise à mon service pour l'aider afin qu'elle ne se retrouve pas sans formation à vingt ans, elle en a déjà dix-neuf. Je la connais depuis toujours, personne ne peut prétendre que je ne suis pas fidèle, sa mère voulait que je sois sa marraine mais n'exagérons pas. C'est moi qui ai trouvé son prénom. Mes grands-parents, figurez-vous, appelaient toujours leurs bonnes Solange, même si elles avaient un autre prénom avant d'entrer à la maison, qui sait si ce n'est pas ce qui a donné sa vocation à la petite ? Dire que si ç'avait été un garçon, je l'aurais fait appeler Edmond, peut-être que mon mari, mais il ne respectait donc rien ? Quand je pense que parfois il me reprochait, oh par sous-entendus, il n'aurait jamais eu le courage, qu'on n'ait jamais eu d'enfants nous-mêmes, comme si c'était ma faute vous comprenez, alors que s'il couchait avec des hommes, ça n'a rien d'étonnant.

La veuve s'égare. Le commissaire s'éclipse en se disant, telle n'était pas son intention première, qu'il repassera plus tard, quand il aura bien mis sur pied sa

toute nouvelle idée de derrière la tête.

A quinze heures, Wallance a Samir Tiknèche dans son bureau pour avancer dans l'affaire Richard Dormoy. C'est une situation un peu bizarre parce que le commissaire réorganise complètement sa journée vu les événements de la matinée, aussi bien le suicide du docteur Miradant que les conclusions auxquelles l'a mené sa visite chez la veuve, de sorte que Samir Tiknèche ne l'intéresse plus trop pour l'instant. Mais il n'allait pas annuler à la dernière seconde le rendez-vous sous ce prétexte, tel Tristan Bernard se décommandant d'un dîner à vingt heures moins deux en avançant comme seule excuse : « Je n'ai pas faim. »

Le jeune beur est surpris d'être là, un beau garçon normalement musclé et habillé comme ceux de sa génération, le commissaire a l'honnêteté d'admettre qu'il n'aurait pas vu au premier regard que c'était un homosexuel s'il n'avait été averti. En plus, les vérifications de Fagis ont confirmé les premières observations de Lavraut. Samir Tiknèche est visible à l'écran, torse nu, sur quasiment toutes les prises, il faut trouver autre chose pour démolir son alibi. Comme Lavraut, Fagis insiste aussi sur l'ennui qui se dégage de la projection à la suite de vingt prises de la même scène si drôle à la première vision, « comme quoi le comique de répétition aussi demande à être travaillé », conclut le policier pas mécontent d'être initié par cette enquête aux arcanes de l'art, c'est plus gratifiant qu'une enquête à la poissonnerie.

– Vous voulez m'arrêter ?

– Vous avez une meilleure idée ? répond Wallance de bonne foi.

Dès lors, ils parlent de choses et d'autres, le commissaire espère toujours qu'un détail au hasard fournira une piste à son imagination, et sinon tant pis, l'urgence du jour n'est plus l'affaire Dormoy.

– Je ne dis pas qu'on serait restés ensemble toute la vie, mais c'était un mec que j'aimais vraiment, pas juste sexuellement, vous comprenez, dit Samir Tiknèche. Il faut vraiment être un salaud pour tuer quelqu'un comme ça, il était le contraire du mec à faire des embrouilles. Et une peau hyperdouce sous ses allures de grand costaud. Il suffisait qu'on frappe pour qu'il ouvre sa porte sans demander qui c'est, mais à poil, quand même, il se serait habillé avant de prendre les coups de

couteau. Je ne comprends pas du tout ce qui a pu se passer, j'y ai repensé mille fois. Ça doit être quelqu'un de l'intérieur. Un type qui le tue après la baise parce qu'il ne veut pas que ça se sache qu'il couche avec des garçons ? Ce n'est pas du tout le genre de Richard d'être attiré par ce genre-là, il n'était pas du tout hétérophile, sexuellement parlant, ça l'excitait plus les pédés que les hétéros, pour coucher, vous voyez ce que je veux dire. Il ne cherchait pas la difficulté, il n'avait pas trop de fric mais il s'en sortait largement. Et puis ce n'était pas une crevette, je vois mal un seul mec l'abîmer comme ça, ils devaient être plusieurs pour le tenir, le frapper, c'est très possible, des notables, et qu'on se retrouve en ouverture du journal de France 2. Sauf que les costards-cravates et les plus de trente ans, il ne se serait jamais agité pour eux. Vous avez pensé à des pervers qui auraient tout filmé ? Moi, je n'en ai jamais vu, de snuff movie.

Le garçon se sent en sécurité, il parle volontiers. Wallance n'écoute pas tout parce qu'il a sa prochaine affaire à lui à quoi penser, ce sera ric-rac mais il devrait y arriver.

– Il y a le truc de la clé. Moi, je l'avais mais je n'étais pas le seul, il la prêtait facilement pour qu'on puisse attendre chez lui s'il était en retard, sixième étage sans ascenseur quand même. Une clé de rien, très simple de faire un double en cinq minutes avant de lui rendre. Il n'était pas le genre à avoir peur, sauf pour les capotes, on ne pouvait pas y compter sans. Mais je ne vois pas un amant lui faire du mal, il aurait fallu être drôlement exigeant pour avoir quelque chose à lui reprocher. C'est dur de s'imaginer que je ne le verrai plus jamais, qu'on ne fera plus jamais l'amour et que même il ne le fera plus avec personne. Vous croyez qu'il avait chez lui un objet dont il ignorait la valeur et qu'on l'aurait tué pour lui voler ? Mais pourquoi treize coups de couteau ? D'un autre côté, c'est vrai que c'était le mec le plus endurant que j'ai jamais rencontré. Et pas n'importe quel zob, si je peux me permettre, un vrai black.

C'est comme si Samir Tiknèche croyait être auditionné en tant qu'enquêteur auxiliaire, n'est-ce pas la définition de tout témoin dès qu'il est hors de cause ? Wallance met le holà à ses hypothèses peu après quinze heures trente, les assassinats du passé ne pèsent pas lourd face aux assassinats à venir.

Il lui faut réconforter Lavraut, comme tous les jours en ce moment, c'est-à-dire l'écouter et prétendre que tout va s'arranger, ce que, d'ailleurs, Wallance croit, il n'ose pas penser que Thomas Albaton et maintenant le docteur Miradant sont morts pour rien. Pour le distraire, il lui raconte aussi sa visite à la veuve :

– Une pauvre femme, sympathique, qui m'a reçu avec beaucoup de dignité. Imagine-toi qu'elle n'en veut ni à Aramandes ni à moi mais à Nostolan. « Avec n'importe quel autre avocat, ça ne serait pas arrivé », m'a-t-elle dit. Elle ne voit pas par qui d'autre que lui son mari se serait procuré une lame de rasoir dans sa cellule, il n'était pas le genre à faire amant-amant avec des détenus, surtout si vite.

– Bien fait pour l'avocat, je ne suis pas sûr qu'elle ait tort, dit Lavraut.

– Tu as sans doute raison, dit le commissaire, enchanté du renfort.

Ensuite, il faut filer chez Gou pour le sempiternel point général sur l'ensemble des affaires, avec les remarques du divisionnaire sur la lenteur des enquêtes comme si lui-même était un foudre de guerre et de rapidité à rester les bras croisés derrière son bureau ou à déjeuner jusqu'à des quinze heures. De fait, les assassinats défilent dans la bouche de Gou sans que Wallance ait rien de nouveau à répondre, ce n'est pas qu'il se désintéresse de son travail quotidien mais tout le monde sait qu'il faut du temps pour qu'un meurtre se décante, qu'on ait toutes les analyses ADN, tous les alibis vérifiés, tous les mobiles explorés.

– Et Richard Dormoy, le crime sexuel, ou, plutôt, bisexuel, Liberty ? ne peut pas s'empêcher de préciser le divisionnaire, histoire de rappeler comme ses conseils ont été utiles.

Déjà énervé de perdre dans cette cérémonie du rendez-vous quotidien avec son supérieur un temps précieux qu'il pourrait utiliser pour rendre cette cérémonie plus joyeuse dès demain, si tout se passe bien il aurait alors un nouveau coupable à présenter au divisionnaire, Wallance ne veut pas non plus avoir l'air de trouver perpétuellement judicieuses les intuitions de Gou. S'il a sauté sur la bisexualité pour l'affaire Albaton-Miradant, c'est juste que ça l'arrangeait de flatter son supérieur mais il ne faudrait pas que l'autre se la joue Sherlock Holmes. Il vient d'écouter distraitemment Samir Tiknèche imaginer divers angles neufs pour l'enquête. Ça se mêle avec la mort dans la nuit du docteur Miradant qui est un peu émouvante pour lui et avec le fait d'être pressé.

– Les dépositions relèvent toutes comme c'est curieux qu'un gars si costaud ait reçu treize coups de couteau à la suite sans crier à alerter les voisins. Je m'orienterais vers le suicide, c'est une piste à laquelle on n'avait pas pensé jusqu'à présent.

– Vous croyez ? dit Gou à qui l'hypothèse paraît d'abord extravagante mais qui a tellement confiance en son subordonné qu'il ne veut pas se ridiculiser si en définitive Wallance a raison.

– Pour la douleur, ça ne doit pas être pire que hara-kiri, et on ne remet pas en cause tous les suicides de Japonais et treize coups de couteau, on a déjà vu ça à Toulouse.

– Pourquoi n'aurait-il pas laissé de lettre ? dit Gou, accordant inconsciemment une vraisemblance officielle à la nouvelle lubie du commissaire.

W

allance quitte le bureau tôt, il y a bien droit pour une fois, passe chez lui pour qu'on l'y voie et retourne discrètement rue Orfila. Il lit *Le Monde* dans le métro, les journalistes n'ont rien eu de plus pressé que d'ajouter l'oto-rhino au nombre des suicidés en prison de l'année, comme un reproche pour tous les magistrats et policiers qui ont placé les malheureux entre les mains notoirement inattentionnées de l'administration pénitentiaire. Ça l'agace, il a toujours la tentation d'offrir à un journaliste un reportage exclusif de dix ans en centrale mais ce n'est pas le moment, il vaut mieux qu'il garde son énergie pour ce qu'il a prévu dans l'heure qui vient. Mme Miradant est surprise de rouvrir la porte pour lui, elle pensait que ce serait l'avocat. Wallance est content de savoir que M^e Nostolan ne s'est pas décommandé, c'était la nouvelle la plus susceptible de le perturber en le contraignant à rentrer chez lui les mains propres avec un assassinat avorté sur la conscience. Il est dix-huit heures quarante-cinq, il a calculé au plus juste mais il est persuadé que l'avocat sera en retard, ils le sont toujours, et ne sera pas là à dix-neuf heures pile. Il remercie pour l'accueil de tout à l'heure, cherche quelque chose à dire car il a tellement à réfléchir avec l'assassinat proprement dit et tous les gens qui l'énervent dans les journaux qu'il ne s'est pas occupé de ce genre de détail.

- Ah, vous aimez la peinture ? dit-il platement en avisant une croûte au mur.
- L'art m'aide à vivre, je ne sais pas ce que je ferais sans lui, surtout maintenant qu'il me reste à vivre sans mon époux. L'art ne trahit jamais, lui.
- Ce n'est pas un faux ? dit Wallance.
- Vous plaisantez, je suppose. Je l'ai acheté directement à l'artiste, un expert m'a dit que j'avais fait une excellente affaire mais je n'ai cherché qu'à suivre mon goût. Henri n'aimait pas cette toile, naturellement, trop classique selon lui. Mais j'ai toujours eu une prédilection pour les paysages maritimes, bien obligé quand on vit à Paris. Surtout dans le XX^e, ajoute-t-elle, comme si n'importe quel autre arrondissement eût eu une plus grande proximité avec l'océan.

Wallance s'en fiche, il voudrait juste que la veuve se retourne et qu'il puisse saisir l'espèce de galet immonde qui sert de presse-papiers sur un petit bureau

pour lui en asséner un bon coup sans qu'elle hurle d'avance.

– Celui-ci aussi est très beau, dit-il en faisant un demi-tour sur lui-même pour avoir une autre horreur dans son champ de vision, sur le mur d'en face.

– Ça me fait plaisir que vous l'aimiez.

– Je ne sais pas lequel je préfère, dit Wallance à qui personne n'a rien demandé en regardant alternativement l'un et l'autre pour que la veuve tâche de l'imiter et ne trouve pas exactement le même rythme que lui, lui présentant ainsi son dos à l'occasion. Ce galet aussi est magnifique.

– Une œuvre de la nature, c'est moi qui l'ai découvert sur une plage près de Dieppe. Sans moi, il serait resté sur la plage et serait perdu, à l'heure qu'il est.

– Que de trésors, dit le commissaire en reprenant son jeu de regarder tour à tour de tous les côtés mais avec le galet en main cette fois-ci, ça ne servait à rien de se mettre en position, désarmé.

– Je suis comme vous, j'hésite à trouver une de ces œuvres plus splendide que les autres mais je vous jure que je me régale chaque jour à vivre en accord avec la beauté, que ce soit celle de l'art ou de la nature.

Et crac. Le commissaire lui flanque un énorme coup de galet sur le crâne, puis encore quatre ou cinq jusqu'à ce qu'il ait mission accomplie, du moins la première partie. Il n'est pas bête au point de ne pas se rendre compte que, si elle en réchappe, c'est son compte à lui qui sera bon, de sorte qu'il passe de sang-froid par-dessus son habituelle compassion spontanée pour taper et taper sur la vieille, elle fait bien quinze ans de plus que ses soixante et un ans, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus le moindre risque qu'elle dénonce plus jamais qui que ce soit.

Il passe un torchon sur le galet pour le débarrasser de ses empreintes. Pour le reste, il est venu le matin, c'est normal qu'on trouve éventuellement trace de son passage. En allant chercher le torchon dans la cuisine, il jette un œil dans l'appartement. Après avoir vu son cabinet, il est content d'avoir une idée complète de la vie de l'oto-rhino en visitant ses quatre pièces. Autant il déteste qu'on vienne regarder chez lui, autant il adore observer chez les autres. Il a le sentiment que le docteur Miradant, aussi remonté qu'il ait pu être contre lui quand le commissaire l'accusait, ne lui en voudrait pas pour ce qu'il vient de faire, loin de là. Ce serait plutôt se racheter si Wallance n'avait avec le remords des liens suffisamment distendus pour ne pas rendre une telle opération nécessaire. Il est dix-neuf heures deux, M^e Nostolan peut arriver d'un moment à l'autre, et le commissaire gâche de précieuses minutes à regarder partout, assouvissant une curiosité qui n'est qu'une déformation professionnelle. Dans les mêmes circonstances, n'importe quel policier aurait fait pareil.

Il finit par sortir à dix-neuf heures neuf après avoir tout vérifié et en laissant la porte entrouverte, c'est bien le genre de Mme Miradant de ne pas vouloir se déranger dix fois pour ouvrir sa porte le jour où sa bonne n'a rien trouvé de mieux que la laisser seule en plein deuil. Il relève le col de son pardessus sur le bas

de son visage pour si jamais, mais il atteint le métro sans rencontrer personne. Si M^e Nostolan vient, il viendra seul, ce n'est pas le genre d'attraction où on amène des amis. Ça ne se présente pas bien pour l'avocat pourvu qu'il ait la délicatesse de ne pas oublier la petite visite de condoléances imprudemment annoncée dès le matin au commissaire.

Tout s'est bien passé. M^e Nostolan arrive à dix-neuf heures trente (« Ça lui apprendra à être en retard », note Wallance dans un carnet), il est étonné que personne ne réponde à sa sonnerie et pousse donc la porte entrouverte, imaginant évidemment que la veuve l'a laissée ainsi pour qu'il en profite. Il pénètre dans cet appartement qu'il connaît déjà pour être venu y dîner avec son ancien client, le docteur Miradant, en sortant du commissariat, quand il s'agissait d'élaborer une tactique face à ce qui semblait cependant alors un simple coup de folie de Wallance, il voit le corps de la veuve allongé ensanglanté dans le salon et flairer tout de suite un mauvais coup, le dîner aux chandelles avec Nadine s'annonce soudain râpé. Il appelle la police. En plus, Nadine sera furieuse, ça fera deux soirées de suite où il se décommande (la première, c'était il y a quinze jours, quand il avait le fisc au cabinet, il y a des périodes comme ça). Des flics du quartier sont les premiers sur place pour constater la mort et l'avocat n'a pas d'autre choix, c'est un ordre, que d'attendre les autres, les professionnels de l'assassinat, assis dans un fauteuil, confiant en son innocence mais un peu inquiet des circonstances, assez familier de la justice pour savoir que cette innocence ne le protège que modérément. Évidemment, il n'a aucun mobile, mais les récentes divagations couronnées de succès du commissaire lui ont montré, mieux que des années d'étude de la jurisprudence, l'arbitraire de cette notion.

C'est Fagis qui est envoyé sur place du bureau, puisque Wallance est rentré chez lui et que Fagis connaît déjà la victime et les lieux, étant venu interroger Mme Miradant avant l'incarcération du docteur et acquérant sur l'ensemble du couple une compétence qui lui avait permis d'avaliser le mobile du commissaire, se portant quasiment garant que cette femme n'était pas de celles qui plaisaient avec l'homosexualité de leur mari. Ça ne fait pas plaisir à M^e Nostolan de le revoir alors que le policier, de son côté, n'est pas mécontent de retomber sur lui dans cette position, il n'y a pas que Wallance à être agacé par la conduite des avocats, leur propension à défendre n'importe qui et à faire des phrases et des phrases, comme s'ils croyaient à une justice de classe, pour le coup, et que ceux qui parlent le mieux parce qu'ils ont reçu la meilleure éducation ou qu'ils ont de

quoi se payer quelqu'un pour jacasser à leur place avaient droit à l'acquittement d'office.

Fagis et M^e Nostolan ne restent pas longtemps seuls, si on peut appeler solitude la compagnie de plusieurs policiers. Lavraut a téléphoné à Wallance après le départ de son collègue, pour tenir son supérieur au courant, le commissaire a beau ne pas être un blanc-bec, ça peut remuer, cette épidémie de morts où il a sa part, fût-ce pour la bonne cause. C'est encore une fois sa propre responsabilité dont Lavraut tente aussi de se décharger, regrettant d'avoir envoyé Wallance chez l'oto-rhino, visite qui a coïncidé avec le début du carnage. Apprenant que c'est Fagis qui est sur place, il aurait dû s'en douter, le commissaire décide de se rendre illico rue Orfila, c'est une bonne occasion également de visiter de fond en comble une dernière fois l'appartement du docteur, et à son aise cette fois-ci, par conscience professionnelle. On ne sait jamais où nichent les indices.

– Je suis content de vous voir, commissaire Liberty, dit Fagis.

L'emploi de son surnom devant des étrangers exaspère immédiatement Wallance qui se félicite d'autant plus de s'être déplacé, il est décidément exclu de faire la moindre confiance à Fagis.

– Ah ! Je n'y avais jamais pensé, dit M^e Nostolan, sautant en cinéphile sur l'occasion. Il ne faudrait pas qu'on arrête un coupable au lieu d'un autre comme il arrive qu'on élève au rang de héros la personne inappropriée. Ce n'est pas parce que des éléments m'accusent que je suis l'homme que vous recherchez.

– Ça pourrait être une femme, dit Fagis. L'arme du crime est un galet qui servait de presse-papiers et que l'assassin a trouvé sous la main. La victime ne s'y attendait pas, elle tournait le dos au moment du premier coup, si bien qu'il n'était pas nécessaire de faire preuve d'une force extraordinaire pour la frapper. S'il n'y avait M^e Nostolan, ça aurait pu être une femme, théoriquement.

– Je venais pour la consoler, dit l'avocat. Croyez bien que si j'avais pu me douter de quoi que ce soit, je n'aurais pas mis les pieds dans cet appartement. J'avais mieux à faire.

Comme pour confirmer sa déclaration, son portable sonne à ce moment. Celui de Nadine était sur répondeur tout à l'heure et il a dû laisser un message. Elle rappelle, manifestement elle ne le prend pas bien si on en juge par les phrases souvent inachevées que, après de longs intervalles silencieux qui ne doivent pas l'être à l'autre bout du fil, M^e Nostolan prononce devant son public policier dont l'indiscrétion fait partie du travail et qui n'a donc même pas à faire semblant de ne pas écouter.

– Oui, excuse-moi, je suis désolé.

– Malheureusement, il ne s'agit pas de ce dont j'ai envie.

– Je te jure que si j'avais le choix.

– Non, je ne suis pas seul mais.

– Mais non.

- Mais si.
- S’il te plaît.
- Allô ?

L’avocat n’ose pas rappeler tout de suite et ce dialogue où il a eu la lamentable part ne le met pas en bonne situation face aux policiers.

– Les femmes, dit Wallance pour détendre l’atmosphère, pour montrer son équanimité, qu’il ne veut pas profiter que sa copine s’engueule avec un suspect pour l’accabler, l’enquête stricte y suffira.

– Quel misogyne vous faites, commissaire Liberty. On peut dire que vous ne portez pas chance aux veuves.

Si Fagis avait cherché les mots les plus à même de mettre Wallance sur les nerfs, il n’aurait pas trouvé mieux. Au point que le commissaire le soupçonne de les avoir effectivement cherchés, cachant sous une bonhomie apparente une agressivité délibérée. Pendant un instant, il a la volonté de changer de cheval au milieu du gué, déversant soudain sur son subordonné toute la culpabilité promise à l’avocat. Mais la colère est une conseillère qui n’est pas la payeuse, et Wallance voit tous les inconvénients de ce retournement. Cet assassinat, il est pour M^e Nostolan et c’est très bien comme ça. Pour Fagis, il sera toujours temps d’en trouver un autre si on ne lui octroie pas plutôt le rôle de victime.

Ce qui mécontente tant le commissaire dans ces phrases est certes l’accusation de misogynie, de la part d’un homme qui traite comme il les traite les Arabes et les Noirs, non mais de quoi je me mêle ? Wallance est susceptible sur ce point parce que, dans une affaire précédente, Céline Berting, tentant ainsi maladroitement de se débarrasser d’un assassinat qu’il lui avait collé, a déjà utilisé le mot « misogyne » comme une injure que le commissaire trouve injuste car qui examinerait impartialement ses statistiques criminelles ne pourrait que constater qu’elles sont sexuellement tout à fait équilibrées, aussi bien en ce qui concerne les coupables que les victimes. « Ne pas porter chance aux veuves » est, de la part de Fagis, une pire allusion à la même affaire¹, puisque c’est déjà lors d’une visite de courtoisie que Wallance avait eu l’idée qui a résolu l’assassinat. Mais le commissaire, si ces reproches lui étaient faits officiellement, pourrait répliquer que Céline Berting, *via* un divorce, usurpait le titre de veuve, et que ce n’est pas pareil d’être l’assassine et l’assassinée. Il n’en reste pas moins qu’une légère similitude, fût-elle inversée, entre les deux cas ne lui échappe pas, si bien qu’il se demande en définitive si, dans les mobiles qui lui ont fait commettre ce dernier crime, il n’y avait pas aussi l’ambition d’en finir une fois pour toutes avec les visites de condoléances et tous les désagréments de cet ordre, après vingt-sept ans de loyaux services à les prendre personnellement en charge.

Il est en tout cas clair que Fagis, quoi qu’il ait eu en tête, réclame la plus grande méfiance.

Pendant ce temps, M^e Nostolan essaie quand même à trois reprises de rappeler

Nadine, malgré la foule pour l'écouter (Fagis lui a refusé de s'isoler pour ce faire, comme s'il allait en profiter pour mettre sur pied un alibi de toute façon impossible), mais la jeune femme n'a pas pris les communications.

– Il faut ça pour que je me rende compte que je suis amoureux, dit l'avocat, croyant avoir ainsi moins l'air d'un imbécile et d'un assassin.

– Trop tard, dit Wallance, il faut bien que sa rage passe sur quelqu'un.

Le légiste fixe la mort dans l'heure et demie ou les deux heures précédant son arrivée, survenue à vingt heures quinze. Comme M^e Nostolan a appelé la police à dix-neuf heures trente-cinq, la fourchette est encore plus réduite, mais l'assassin n'a eu besoin que d'une minute, à la rigueur deux. L'avocat, qui a déclaré être entré dans l'appartement à dix-neuf heures trente, s'accuse lui-même.

– Alors, dit Fagis avec sa vulgarité coutumière, on est venu se faire payer ses honoraires, malgré le fiasco, et la pauvre dame n'a pas été généreuse ?

– Exactement, dit Wallance qui n'y avait pas pensé. J'ai rendu visite ce matin même à la victime et elle-même m'a déclaré être choquée de votre rapacité.

– Mais, commence M^e Nostolan.

– Lavraut m'a déjà répété tout ça, commissaire Liberty, c'est pourquoi je me permets de ne pas le ménager.

Lavraut est précieux. Fagis a dû confondre l'atmosphère générale se dégageant du récit de son collègue et les conclusions qu'il en a tirées.

– Mais pas du tout. Je n'allais pas demander de l'argent à une femme de qualité cruellement blessée par un deuil. Je venais présenter condoléances et excuses pour ne pas être parvenu à retirer son mari d'une prison où l'avait poussé une enquête à mon sens, pardonnez-moi, commissaire Liberty, complètement bâclée.

– J'ai bien fait mon travail, vous avez mal fait le vôtre.

Que maintenant même un assassin ose l'appeler « commissaire Liberty » et devant de simples flics, c'est le bouquet. Le problème de Fagis ne serait-il pas d'être à côté de la plaque tellement il manque d'humour et de finesse ? Ces gens-là font de parfaites victimes, de parfaits coupables. Mais Wallance se veut précautionneux dans les affaires de bœufs et de charrue, d'abord M^e Nostolan.

– J'ai l'impression que ces drames effrayants nous eussent été épargnés si vous aviez défendu le pauvre docteur Miradant avec autant de talent que vous avez attaqué sa malheureuse épouse.

– Commissaire, dit M^e Nostolan, humilié que l'autre le cherche sur les grandes phrases mais il a bien vu que l'adjonction du surnom n'était pas heureuse. Que diable serais-je allé faire dans cette galère ? Quel intérêt aurais-je diantre pu y trouver ?

– On n'a jamais intérêt à se faire prendre, dit Wallance, sentence habituelle dans sa bouche et qu'il estime définitive.

– Pourquoi aurais-je appelé la police ?

– En croyant ainsi vous tirer d'affaire. Vous vous êtes retrouvé tout penaud

avec le cadavre de Mme Miradant à vos pieds, elle vous a agacé, vous n'aviez jamais pensé à la tuer avant de le faire.

– Au moins, vous m'épargnez la préméditation.

– Mmmm, dit Wallance.

On n'est pas obligé de lire des manuels de droit pour se forger une opinion et, quant à lui, si on l'a fait exprès, c'est de la préméditation.

– Ça ne se passera pas comme ça, commissaire. Je ne suis certes pas de ceux que l'on fait taire, ni quand il s'agit de mes clients, ni quand il s'agit de moi-même, parce que, encore et toujours, il s'agit de justice, et on ne me fera jamais taire quand je défends la justice.

Son téléphone résonne, M^e Nostolan interrompt ce qu'il comptait n'être qu'un exorde pour regarder qui l'appelle, s'excuse d'un geste et d'une phrase :

– C'est Nadine.

La communication est brève malgré lui et il n'a pas le temps de dire un autre mot que le « Allô » initial.

– Vous voyez, on arrive à vous faire taire, dit Fagis qui, à sa manière dépourvue de honte, est précieux aussi.

– Bon, parlons peu, parlons bien, monsieur le commissaire, monsieur, dit l'avocat en fixant son regard alternativement sur Wallance et Fagis, voulant sans doute tirer profit de deux sensibilités différentes pour enfoncer un clou entre les deux enquêteurs. Je vous assure sincèrement que je ne suis pour rien dans ce meurtre et que je suis le premier à ne rien y comprendre.

– C'est moi le premier à très bien comprendre, interrompt cet abruti de Fagis.

– La seule chose que je me souhaitais pour cette soirée, c'était la passer avec une amie, il n'y a rien de mal à ça.

– Nadine ? dit Fagis, le bloc et le stylo-bille toujours à la main. Nadine comment ?

– Elle n'a rien à voir avec cette affaire.

– De toute façon, on aura son identité par son numéro sur votre portable, dit Fagis qui ne plaisante pas. Et je suppose qu'il est dans votre agenda. L'avantage, si on vous met en garde à vue, c'est qu'il n'y aura même pas à vous réciter vos droits, vous devez déjà les connaître, maître, compétent comme vous êtes. Je ne sais pas comment c'est dans le code mais, dans la pratique, vous verrez, c'est pas bézef.

– Il faut que j'y aille, dit le commissaire.

Maintenant qu'il est sûr que la partialité de Fagis va dans le bon sens, il n'a plus de raison de s'attarder. Il est rassasié par tout ce qu'il a vu dans l'appartement. C'est difficile de faire la part des choses entre celui de la femme et celui de l'époux mais les meubles, les tableaux, les moquettes, il lui semble quand même que le docteur Miradant n'avait pas très bon goût pour un oto-rhino.

Fagis ne le retient pas, d'autant plus soulagé que son supérieur s'en aille qu'il a

craint un instant que Wallance lui retire l'affaire en la prenant directement en main.

– Bon week-end, commissaire Liberty, dit-il avec entrain, sans penser à mal.

– Bon week-end, commissaire Liberty, dit exprès l'avocat.

Les derniers mots qu'entend Wallance avant de claquer la porte derrière lui sont ceux de Fagis enjoué, destinés à M^e Nostolan ou à la cantonade : « J'adore quand l'assassin est déjà sur place, ça gagne du temps et de l'argent. » La journée s'achève mieux qu'elle a commencé.

1. Voir *L'Apprentissage*.

Outre diverses affaires personnelles dont il a à s'occuper ce week-end,

Wallance travaille au corps Martine pour qu'elle se réinstalle avec Lavraut et les enfants. Ils sont nus dans son petit lit, il est allongé sur le dos, elle assise sur lui, c'est une position commode également pour parler.

– Pensez aussi à Charlotte et Emily, des enfants ont besoin de leur mère à la maison. Surtout des filles, ajoute-t-il, comme par habitude professionnelle de ces instants où tout devient un argument.

Ils continuent à se vouvoyer pour garder le secret sur leur relation, ça ferait bizarre qu'ils se tutoient devant Lavraut. Wallance tient à récupérer son subordonné en pleine forme, égal à lui-même, et il paie de sa personne pour détacher Martine du souvenir de Thomas Albaton à qui, après mille allusions perfides du commissaire, elle commence à en vouloir de sa liaison avec le docteur Miradant, un homme de cinquante ans, l'âge pile de Wallance, mais ça n'a rien à voir, elle a des préjugés très différents sur les relations hétéro et homosexuelles.

– Oui, Charlotte et Emily, dit-elle avec affection, se remuant sur le commissaire. Vous avez raison.

Ça se passe dans l'après-midi du dimanche, si bien que, Wallance a beau avoir tiré les rideaux, il y a de la lumière et la jeune femme voit l'appartement beaucoup mieux que la dernière fois.

– Vous aussi, vous faites collection de pistolets, commissaire, dit-elle en en remarquant neuf accrochés au mur un peu en dessous du lit, ils ne sont pas faciles à voir. Il n'y a pas que pour les femmes que vous avez les mêmes goûts.

Wallance est vexé d'être mis sur le même pied que son subordonné, surtout pour les armes. Pour les femmes, il le prend mieux, il trouve que ce n'est pas pareil d'être mariés ou amants.

– Oh, vous avez raison, vous avez raison, dit-elle en accélérant un peu.

– Il n'y a pas que les enfants. Pensez aussi à Lavraut et à moi, il ne faut pas qu'il devienne une loque inutile. Croyez-moi, vous pensez bien que j'ai l'habitude des assassinats, depuis vingt-sept ans : celui de Thomas Albaton est un signe du destin, pour vous avertir de ne plus jamais quitter Lavraut. D'ailleurs, si on ne

l'avait pas tué, vous n'auriez jamais rien su de sa vie, vous l'auriez pris pour votre amant, un point c'est tout, quelle erreur.

– Vous croyez ? dit Martine alors que Wallance s'est immobilisé, l'entraînant à faire de même.

– Je ne veux pas mélanger le plaisir et le travail, alors promettez-moi que vous allez retourner définitivement chez vous, dit curieusement le commissaire.

– Je vous le promets, mais pensez aussi un peu à moi, là, maintenant.

Ils s'y mettent pour de bon.

– Vous savez que vous nous avez épatés avec le docteur Miradant, on n'aurait jamais pensé à des choses pareilles, dit Martine reconstituant déjà son couple l'espace d'une phrase, Wallance en elle, comme excitée aussi par sa clairvoyance. J'aurais vraiment juré qu'il était un oto-rhino hors pair.

– Je vous jure que Lavrout est un excellent policier.

Dans un carnet, il notera à sa manière la singularité de ce coït : « Jamais je n'ai autant fait deux choses à la fois. Mais je ne me suis pas emmêlé les pinces. Ça m'a excité de rappeler efficacement une jeune femme à son devoir et à la fidélité. »

– Voyez comme vous avez déjà l'air contente, je suis sûr que ce sera encore mieux avec Lavrout, mieux encore qu'avant, dit Wallance qui ne peut pas s'empêcher de penser boulot comme ça approche, il ne veut pas non plus que Martine prenne l'habitude de venir inspecter son appartement, qu'elle croie que ce sera tous les jours soirée porte ouverte, l'imaginant amoureux ou il ne sait quoi dont il a passé l'âge, ce qu'il fait il le fait pour Lavrout.

– Vous avez raison, commissaire, vous avez raison, vous avez complètement raison, dit la jeune femme en jouissant tandis que Wallance se contente d'un orgasme silencieux, soulagé d'avoir la promesse de Martine au dossier.

Ça se passe bien, avec Lavrout, il n'a pas envie de changer.

– Ne vous inquiétez pas, Louis va être en de bonnes mains, dit-elle en lui posant ses paumes sur le visage pour le caresser comme une fillette.

– Merci.

– Il n'y en a pas beaucoup, de commissaires qui se démènent comme vous pour leurs hommes, dit Martine qui, à part Wallance, n'en connaît aucun. Je suis sûr qu'aucun général ne prend autant soin de ses soldats.

Lavrout est un test pour le commissaire. Comme on le fait goûter à quelques personnes choisies avant de lancer un nouveau yaourt, Wallance a besoin de l'opinion de son subordonné sur ses assassinats et leur résolution pour déterminer si son coupable est acceptable par le juge d'instruction. Et puis il a lui-même tellement de soucis, avec son éreintante mission de justice universelle, que ce n'est pas trop demander qu'avoir au moins des collaborateurs de bonne humeur.

– Vous aviez raison, lui dit joyeusement Lavrout quand il arrive au bureau le mardi matin, après un jour de récupération bien méritée.

Wallance s'en doutait, il a encore vu Martine lundi, pour la dernière fois espère-t-il, tant la refonte du couple est en bonne voie.

– Elle est venue dormir à la maison dès hier soir, et pas que dormir, continue Lavraut. Elle est partie ce matin chez sa mère pour rapporter toutes ses affaires dans la journée. Si j'avais jamais pensé que vous étiez aussi fort pour les affaires matrimoniales que criminelles, vous cachez drôlement votre jeu, commissaire.

C'est vrai que Wallance aime que tout soit en ordre, aussi bien sur le plan matrimonial que criminel et tant pis s'il faut mettre la main à la pâte, il n'est pas paresseux quoi que prétende sa mère, le contraire eût été étonnant, elle ne comprend jamais rien. Il ne dit pas que ça ne lui a pas fait plaisir de coucher avec Martine mais ça ne se serait jamais passé si elle n'avait voulu détruire son couple, l'inconsciente. Il n'y a pas qu'à la société tout entière, tout abstraite, que le commissaire juge de sa mission de rendre service, mais aussi à chacun de ses membres, pour autant que ce soit en son pouvoir. Naturellement, tout le monde ne le voit pas ainsi, mais aucune cause ne fait jamais l'unanimité.

– Pense à être gentil, à bien lui pardonner, dit Wallance, explicitant l'évidente prédominance chez lui du rationnel sur le sentimental.

Il ne faudrait pas non plus que Martine prétende repartir chez sa mère et débarque chez lui avec amour et bagages.

– Alors, commissaire Liberty, quand ça va mieux chez les Lavraut, ça va mieux chez tout le monde, dit Fagis en les voyant tous deux en entrant dans le bureau. Chez les Miradant, ça ne va pas fort au sens où le mari et la femme sont hors course, mais ça va très bien quand même parce que je me suis permis d'envoyer hier M^e Nostolan et son dossier chez Aramandes, et le juge était enchanté, Nostolan a toujours eu un petit côté ironique qui l'énervait, il aurait pris le dossier quoi qu'il arrive mais ça lui a fait plaisir qu'il n'y ait rien à redire.

– Bravo, dit le commissaire à ses deux subordonnées, avec une modestie discrète qui est la seule vraie modestie.

– Et puis Samir Tiknèche est là, ajoute Fagis.

– Qui ? dit Wallance.

– Le petit copain de l'affaire Dormoy. Il dit que vous lui aviez demandé de revenir.

– Je ne me souviens pas, dit Wallance. Qu'il entre.

Fagis et Lavraut sortent quand entre le jeune beur. Le commissaire a souvent cette habitude de se garder des témoins ou des suspects au chaud puis d'oublier ce qu'il leur a ordonné. C'est le mauvais côté de sa pudeur : comme il n'assomme personne de ses confidences, personne non plus n'est en mesure de lui rappeler ses initiatives.

– Vous en savez plus, commissaire ? demande Samir Tiknèche.

Tout occupé à d'autres affaires depuis trois jours, Wallance doit rechercher le dossier avant de répondre, et cette fois ce n'est pas pour se donner une

contenance, le cas ne lui évoque vraiment rien, comme entièrement sorti de son esprit. Il y a des noms comme ça, Dormoy, Tiknèche, qui n'accrochent pas dans sa mémoire, il faut qu'il retombe sur les circonstances (un jeune noir homosexuel, treize coups de couteau et pas un cri) pour se remémorer sa dernière hypothèse.

– Un suicide, purement et simplement, dit-il après un temps considérable, le bureau était mal rangé, il n'a pas trouvé le dossier tout de suite et il n'allait pas mettre son bureau sens dessus dessous pour un petit pédé beur de vingt-deux ans qui a un alibi.

Il est clair que Samir Tiknèche est réticent. Comme le divisionnaire Gou, il pointe immédiatement l'absence de lettre explicative.

– Vous ne voulez pas y croire parce que vous vous sentez responsable, dit Wallance qui, à défaut de l'assassinat, a quand même trouvé quelque chose contre lui.

Le commissaire se dit que bien des prétendus innocents à qui il a été confronté dans sa carrière, mais surtout ces dernières semaines, auraient sauté de joie si la thèse du suicide l'avait soudain emporté sur celle de l'assassinat. Que Samir Tiknèche ne joue donc pas les blasés, il n'est pas officiellement tiré d'affaire.

– Voyez-vous, dit Wallance, si ce n'est pas un suicide, ça veut dire qu'il y avait quelqu'un auprès de lui et qu'il s'est laissé faire, quelqu'un de proche, donc, de très proche.

Samir Tiknèche saisit la menace.

– C'est triste. Je l'aurais aidé si j'avais su qu'il allait si mal. Il aurait dû m'en parler. Sans doute du boulot, parce que sentimentalement et sexuellement je vous promets que ça roulait.

– Oui, dure profession, comédien. Soyez prudent.

Quand le jeune homme sort, le commissaire n'est pas mécontent de sa matinée : non seulement les affaires Dormoy et Henriette Miradant sont définitivement réglées pour ce qui le concerne, mais celle du couple Lavraut semble avoir suivi la même voie. L'après-midi sera moins gai.

Le divisionnaire Gou, pour qui sortir de son bureau s'apparente à une enquête sur le terrain sauf si c'est pour rencontrer un supérieur où il est toujours partant, entre exceptionnellement dans le bureau de Wallance tandis qu'il discute avec Lavraut et Fagis. Pour désigner sa hiérarchie, il emploie toujours l'expression « là-haut » qui a l'avantage de conserver pour ses hommes une sorte d'abstraction alors qu'elle a pour lui le caractère le plus concret qui soit, quelqu'un lui a donné un ordre et voilà.

– Vu les remous suscités dans l'opinion publique par toute l'affaire, aussi bien le docteur que Mme Miradant et M^e Nostolan, on aimerait bien là-haut que des policiers se rendent cet après-midi à quinze heures à l'enterrement du couple au Père-Lachaise. J'irai, vous n'avez qu'à venir avec moi tous les trois. Il s'agira d'être là pour manifester notre peine et notre respect, et de rester discrets pour ne pas risquer de blesser la famille ou sembler faire pression sur la justice.

Il n'y a pas à discuter.

Ils y vont en voiture, un policier pour les conduire, Gou devant et les trois autres serrés derrière. Ils n'ont pas eu le temps de passer se changer et Wallance regrette que ça tombe justement le jour où lui, si classique, a mis une cravate fantaisie. Il se sent comme du bétail à trois derrière, ce qui lui fait perdre tous ses moyens quant à son nouveau dilemme, doit-il ôter sa cravate au risque de paraître négligé ou la conserver avec le danger de paraître, habillé de couleurs criantes, indifférent à la douleur ? Il doute de trouver un commerce où s'en acheter une autre dans les environs immédiats du cimetière. Tout ça le met mal à l'aise. D'autant que, dans cette civilisation, les enterrements ont systématiquement un aspect sinistre peu fait pour remonter le moral. Si bien qu'au lieu de savourer son triomphe, le commissaire arrive au Père-Lachaise en ruminant sa prétendue humiliation.

L'existence d'une cérémonie conjointe pour les deux époux n'est pas allée de soi, d'autant qu'un évêque doit parler sur la tombe malgré le péché suicidaire de l'oto-rhino succédant à une conduite non moins condamnable (adultère

homosexuel et assassinat). Mais la trilogie criminelle le docteur-la veuve-l'avocat a provoqué un grand intérêt dans l'opinion et il a été jugé plus sage de ne pas séparer les époux dans la mort pour éviter de choquer la sentimentalité du public. Généralement, les affaires un peu chaudes sont retirées au commissaire Wallance qui, malgré toutes ses qualités professionnelles d'enquêteur, ne donne pas l'image qu'on souhaite du policier dans ses rapports avec les journalistes, les traitant comme il traite témoins ou collègues, non sans un certain mépris, à l'occasion. Tout s'est ici réglé si vite que les cas étaient entre les mains du juge Aramandes, qui sait y faire, avant qu'il ait été nécessaire de dessaisir Wallance.

Il y a un monde fou. Apparemment, pas de la famille, vu qu'il n'en reste pas trop après la mort du couple sans enfant, mais des amies d'enfance de Mme Miradant, ces fameuses « garces » évoquées devant le commissaire, ces « sales hypocrites » impeccablement vêtues de noir et accompagnées de leur famille à elles, maris et descendance, comme pour une petite victoire supplémentaire post-mortem. Un autre groupe est constitué de ceux pour qui l'oto-rhino était une sorte de bienfaiteur du quartier et sont venus lui rendre hommage, ne croyant pas qu'il ait pu assassiner Thomas Albaton et ne se sentant pas en droit de reprocher à un homme sa sexualité, quelque bizarre qu'elle puisse apparaître au copulateur du commun. Des dizaines de curieux intéressés par l'affaire sont là aussi, qui prenant plutôt le parti du docteur, qui plutôt celui de madame. Wallance voit également des journalistes, aussi bien des photographes et des cameramen que des rédacteurs prenant des notes et d'autres tendant des micros à qui veut bien parler dedans, ça finit par faire du monde. Il aperçoit même le juge Aramandes, sans doute que sont également venues des instructions de son « là-haut » à lui.

Lavraut aussi contribue à mettre le commissaire en porte-à-faux. Il a eu un excellent coup de fil avec Martine juste avant de monter dans la voiture où il n'a pas osé en parler à Wallance devant Gou et Fagis, et maintenant il se sent libéré et arpenle le cimetière d'un air hilare, parlant trop fort.

– Elle m'a dit que tout n'allait pas reprendre comme avant mais recommencer en mieux parce qu'elle a compris qu'elle m'aime plus que jamais, crie de joie Lavraut en se frottant les mains, provoquant une brève interruption courroucée (haussement de sourcils comme pourrait faire le commissaire lui-même) dans le discours de l'évêque que Wallance ne doit pourtant pas être le seul à ne pas écouter.

« À quoi mène la culpabilité », notera le commissaire comme commentaire de la conduite de Martine. Pour l'instant, il ne sait plus où se mettre. Il a un instant d'angoisse comme s'il avait tout fait à l'envers, c'est sa réserve et sa discrétion qu'il apprécie en Lavraut. Si c'était pour en arriver là, n'aurait-il pas mieux valu laisser Martine convoler avec l'informaticien, le couple Miradant poursuivre son existence misérable, et pousser tout simplement Lavraut au suicide ? Il se reprend vite, se rappelant que ses assassinats et leurs conséquences ne sont pas faits pour

lui servir à lui mais à la société, et qu'il y aurait donc de l'égoïsme à regretter sa conduite sous prétexte qu'elle le dérange quand la foule présente et le retentissement médiatique attestent du succès pour les autres de sa croisade sécuritaire.

Gou, à qui Fagis fait de la lèche quelques mètres plus loin, se retourne pour réclamer le silence à Lavraut d'un geste aussi grossier que maladroit, on verra demain ces images du divisionnaire au journal télévisé, par chance il n'a pas été identifié pour ce qu'il est. Wallance essaie de s'isoler pour ne pas être compromis par les petites bêtises de ses collègues. Il croit y être arrivé quand c'est le juge Aramandes qui lui tombe dessus.

– Bonjour, commissaire. Alors, vous êtes tellement content du tour qu'a pris l'affaire que vous avez sorti votre cravate de gala pour fêter ça ?

Wallance avait d'abord choisi de la retirer, ce qu'il n'y avait pas urgence à faire dans la voiture, devant les autres. Ensuite, il a tardé en imaginant les remarques de Gou sur son col nu et en se disant qu'il serait toujours temps, c'est beaucoup plus simple d'ôter sa cravate que de la remettre s'il change d'avis. À cause des idioties de Lavraut, il a oublié. Et maintenant Aramandes comme s'il arbitrait aussi les élégances, Aramandes qui ferait mieux d'avoir la décence de comprendre que le suicide de l'oto-rhino relève officiellement de sa conscience à lui.

– J'ai vu M^e Nostolan, commissaire, un vrai obsessionnel. Il est furieux contre vous, il a envie de vous faire tomber. Il n'en démord pas que le message d'amour du docteur Miradant à Thomas Albaton est un faux, continue le juge sans laisser à Wallance le temps de répondre.

– Quel rapport avec son affaire à lui, monsieur le juge ?

– Il dit que ça pourrait intéresser l'IGS, commissaire, il est déchaîné.

Le commissaire remarque qu'Aramandes ne prend pas ses distances avec les élucubrations de l'avocat, cette manie de faire la leçon.

– Je ne suis qu'un prétexte, monsieur le juge, c'est contre vous qu'il en a. S'il y avait la moindre irrégularité dans cette affaire Miradant, ça n'aurait pas pu vous échapper et vous n'auriez jamais décidé cette incarcération tragique. M^e Nostolan ferait mieux de se défendre de l'assassinat de Mme Miradant que songer à vous attaquer pour le destin du docteur. Je trouve d'ailleurs étrange qu'il vous reproche un suicide dans lequel il a fourni la lame de rasoir, au mépris de plusieurs lois si je ne m'abuse.

– Vous avez tout à fait raison, commissaire. Le suicide aussi est accablant pour lui, même si on ne peut rien prouver pour la lame de rasoir.

– J'estime, monsieur le juge, qu'avant de venir nous enseigner comment faire la police et rendre la justice, il ferait mieux de potasser son propre métier d'avocat. Il n'a guère aidé efficacement le docteur Miradant, à part à mourir.

Gou se joint à eux à ce moment, Fagis en profite pour se glisser là aussi et Lavraut suit. Le divisionnaire a bien rappelé de mettre les portables sur le mode

vibreux, pour qu'on puisse les joindre en cas d'urgence et que des sonneries intempestives ne dérangent pas la cérémonie. On appelle Lavraut, c'est Martine, il prend quand même la communication alors qu'il était entendu qu'on ne répondait qu'aux appels professionnels.

– Je suis au Père-Lachaise avec le commissaire et quelques amis. Il fait beau, c'est très agréable. Viens nous rejoindre si tu veux, ma chérie, dit-il.

– Lavraut, vous rentrez immédiatement au commissariat, dit Gou.

– Excuse-moi une seconde, ma chérie. Qu'est-ce que vous voulez dire, monsieur le divisionnaire ?

– Vous me foutez le camp immédiatement, dit Gou.

– Excuse-moi, je te rappelle, dit Lavraut qui raccroche en secouant la tête d'un air ébahi, comme s'il ne comprenait rien, et s'en va lentement en croyant qu'on va le rappeler, qu'il y a un malentendu, tout étonné de se retrouver finalement au métro sans que personne l'ait retenu.

– Vous avez de drôles de collaborateurs, dit le juge à Wallance.

– Lavraut est dans un état particulier ces jours-ci, dit Fagis comme si c'était à lui de le défendre, tous agacent le commissaire qui trouve maintenant des excuses au mari de Martine pour mieux pouvoir n'en accorder aucune à ses contempteurs.

– Ce pauvre Lavraut, dit Gou, je lui dirai deux mots ce soir. La police n'a pas à pâtir de ses problèmes familiaux. Vous avez dit au juge pour Dormoy, Liberty ? Le jeune homosexuel s'est suicidé.

– Problèmes psychologiques ? C'est fréquent chez ces gens-là, dit Aramandes en gage de bonne volonté, il trouve qu'il en a déjà fait assez.

– Bon, il n'a pas laissé de lettre, dit Gou.

– Ça ne m'étonne pas, dit le juge. Les jeunes d'aujourd'hui ne savent rien écrire d'autre que des textos et des SMS. Mon fils, c'est épouvantable.

Divers inconnus leur réclament le silence, Wallance est mis dans le même panier que les autres. Lui, ce qui le frappe dans les cimetières, c'est qu'un enterrement en annonce toujours de prochains, que tous les gens qui viennent là y reviendront dans un nouveau rôle. De même qu'un directeur de casting, au cinéma, travaille à chaque instant de sa vie, et pas seulement durant les auditions, prenant garde à tous les corps et les visages dans la rue puisqu'il ne sait pas où ni quand l'oiseau rare se signalera à ses yeux, de même le commissaire voit dans tout ce public, les endeuillés comme les autres, des acteurs possibles pour ses futures interventions. Wallance déteste les enterrements parce qu'ils lui montrent tout le travail qu'il reste à faire. En partant de son adjoint, il est passé à sa femme, à l'amant de celle-ci, à l'oto-rhino de la famille, à la veuve du médecin puis à son avocat, c'est déjà beaucoup, il était en droit d'estimer cette affaire close. Et voici qu'il y a maintenant tous ces gens à l'enterrement pour continuer la chaîne, journalistes, collègues, juge, simples pleureurs, halte là.

« Quand c'est fini, ça recommence », note Wallance dans un carnet sans qu'on comprenne si c'est avec regret ou satisfaction. La tâche qu'il s'assigne est si vaste qu'elle ne lui permet jamais de pause. Chaque assassinat réussi n'est qu'une étape sur la route d'un nouvel assassinat. S'endormir sur ses lauriers, outre que c'est contraire à sa nature, serait une trahison de son objectif principal de justice et de sécurité absolues, et jetterait une lumière immorale sur tous les crimes précédents qui perdraient leur légitimité en s'interrompant alors qu'il y a encore tellement de pain sur la planche, comme si le commissaire, soudain, se désolidarisait de son propre travail. Pas de repos pour les apôtres actifs du repos éternel.

Du même auteur,
dans la même collection

L'APPRENTISSAGE, 2004

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2004

© P.O.L éditeur, 2011 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *Chez l'oto-rhino* de Raphaël
Majan a été réalisée le 22 juin 2011 par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN :

9782846820172)

Code Sodis : N45219 - ISBN : 9782818007396

Le format ePub a été préparé par ePage
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en avril 2004
par Normandie Roto Impression s.a.

N° d'édition : 2792
mai 2004

Imprimé en France